

# JOURNAL

## DES DEMOISELLES.



### Instruction.

### Mouvements des Etoiles.

Les anciens considéraient le ciel comme une voûte solide, et les étoiles comme des points lumineux fixés à la surface intérieure de cette voûte. Les modernes, par une étude plus attentive des astres et par la création d'instrumens d'optique plus parfaits, sont arrivés à des idées empreintes de bien plus de grandeur et de bien plus de vérité. Ils ont brisé cette prétendue voûte du ciel que les anciens avaient imaginée, et ont rendu au ciel son vrai caractère en lui donnant pour mesure l'immensité sans bornes; les étoiles n'ont plus été pour eux des points lumineux, elles sont devenues des soleils véritables, de la même nature que le nôtre, rendus plus petits à nos yeux par leur éloignement, et semés dans les abîmes de l'espace avec une profusion dont la toute-puissance infinie du Créateur est seule capable. La vue du ciel étoilé, lorsqu'on le contemple dans le silence et le recueillement d'une belle nuit, doit donc nous inspirer de tout autres pensées que celles qu'il inspirait à ses contemplateurs durant l'antiquité. Nous sa-

vons que nous avons devant nous l'univers infini, et aussi loin que notre regard peut plonger dans ces mystérieuses profondeurs, nous apercevons les mondes innombrables qui le composent. Spectacle sublime et bien fait pour éveiller les sentimens les plus sérieux et les plus élevés de nos âmes !...

Mais ce ciel avec les feux innombrables qui l'illuminent, ces scintillations perpétuelles, ces groupes resplendissans, tout cela nous paraît au premier abord comme cela avait déjà paru aux anciens, quelque chose de stable, d'immobile, de pétrifié, s'il est permis de parler ainsi. Nous avons donné aux étoiles le nom de *fixes*, comme si, tandis que tout se meut dans l'univers, elles seules y demeuraient dans l'inertie. Mais cette immuabilité est-elle bien réelle? ou plutôt n'est-elle pas seulement apparente et causée par la lenteur des changemens du ciel, lenteur trop grande pour que nous ayons pu constater aucun changement depuis le peu de temps que nous considérons les étoiles avec une attention suffisante? En effet, l'immobilité du ciel n'est qu'apparente; et c'est là, sans contredit, le plus grand pas que l'astronomie de notre temps ait fait dans la connaissance des secrets du ciel.

Dès lors, le ciel doit prendre encore pour nous un degré nouveau d'intérêt que nos pères n'avaient pas soupçonné. Il s'y passe une multitude de phénomènes qu;



réclament toute notre attention, et qui semblent destinés à changer entièrement nos idées sur la nature du monde. Rien n'y est établi à demeure, dans une condition inaltérable, avec des caractères déterminés pour toujours; au contraire, tout s'y meut, tout s'y transforme, tout s'y balance dans une variation éternelle. Le monde, et par le monde j'entends parler de l'univers infini, n'est déjà plus maintenant ce qu'il était il y a une heure; il marche sans repos, d'un bout de l'infini à l'autre, sous la main infatigable qui l'anime dans toutes ses parties; les planètes sont des voyageuses qui se promènent à travers l'immensité, comptant les siècles comme nous comptons les minutes, et transportant les générations successivement attachées par la Providence à leur surface, tantôt dans une région du ciel et tantôt dans une autre. Ces changemens sont lents sans doute par rapport à la durée de notre vie, même par rapport à la durée de nos histoires; et comme les changemens des saisons qui sont d'une lenteur, pour ainsi dire, absolue au gré des insectes qui ne vivent qu'un jour. Mais ce n'est pas à notre existence éphémère qu'il faut comparer les grandes choses, elles nous écrasent tout de suite, c'est avec l'éternité qu'il faut les mettre en parallèle, et alors elles nous paraissent petites et nous les dominons.

Il est donc aujourd'hui bien constaté que le ciel que nos neveux verront un jour au-dessus de leurs têtes ne sera pas le même que celui que les anciens patriarches y ont vu. Nous allons chercher à extraire ici d'une manière simple et facile la substance de ces grands enseignemens sur les étoiles; puissions-nous, par ce peu de paroles, toucher assez les pensées de ceux qui nous liront pour qu'elles s'élèvent d'elles-mêmes dans les sérieuses rêveries que la contemplation du ciel semble destinée à nous inspirer.

D'abord, il est certain qu'il y a des étoiles en train de se former. Ce sont ces

étoiles que l'illustre Herschell a nommées *nébuleuses*. Quand on considère le ciel par une belle nuit, on y découvre çà et là des taches plus ou moins étendues, pâles et douées d'une lumière blanchâtre excessivement faible; non seulement à la vue simple on ne peut les distinguer, mais même avec le secours des télescopes il faut avoir la précaution de tenir ses yeux pendant quelque temps dans une obscurité complète, afin qu'ils puissent contracter assez de sensibilité pour percevoir ces fugitives clartés. Ces espèces de nuages, formés d'une matière phosphorescente et d'une ténuité excessive, occupent dans le ciel des positions fixes comme les étoiles; c'est-à-dire que d'une année à l'autre on ne les voit pas changer de place. Leur éloignement, aussi bien que leur étendue, est immense; probablement notre système planétaire tout entier est, relativement à la masse totale de ces nuages, dans la même proportion qu'un grain de sable par rapport à la masse entière de notre globe. Ce sont des grandeurs dont notre imagination n'a pas la force de se faire une idée pleine et précise. Or, la matière rare et faiblement lumineuse qui constitue ces vastes tourbillons est précisément la matière propre des étoiles; laissez à cette poussière le temps de se condenser et de se concentrer en un seul noyau comme la force de l'attraction universelle l'obligera nécessairement à le faire, et vous aurez de nouvelles étoiles qui prendront leur rang dans le ciel.

Il nous est donc donné de voir comment s'engendrent les soleils. On peut suivre par toutes sortes de gradations la condensation d'une nébuleuse depuis l'état de nuage pâle et diffus jusqu'à celui d'étoile éclatante et parfaite. Ainsi, il y a des nébuleuses dans lesquelles on commence à distinguer un léger renflement de lumière vers le centre; la matière, qui au dehors se perd insensiblement dans le ciel, montre déjà dans l'intérieur une certaine tendance à faire corps. Dan



d'autres nébuleuses plus avancées, on distingue au centre un noyau plus ou moins brillant entouré de zones concentriques de moins en moins lumineuses ; enfin, on voit distinctement une étoile entourée d'une simple auréole, puis, cette auréole disparaît, et l'on a pour dernier terme une véritable étoile.

Bien que la durée de notre vie ne soit pas assez longue pour nous permettre de voir s'accomplir le cours entier d'une génération d'étoiles, nous pouvons donc comprendre cependant de quelle manière cette génération se produit ; de même que si l'on nous donnait en une seule fois des œufs à toutes les périodes de l'incubation, nous pourrions juger en un instant, et sans avoir besoin d'ouvrir successivement tous les œufs d'une même couvée, suivant quelles lois le développement du poulet se poursuit depuis le moment où il n'y a qu'un germe noyé dans une masse liquide et confuse, jusqu'à celui où l'animal brise son enveloppe et prend sa place au milieu des vivans. Quelle immensité de siècles faut-il pour qu'une étoile passe ainsi de l'état d'embryon à celui de soleil ? c'est ce que nous ignorons. Le genre humain ne pourra le savoir que par une étude suivie des changemens qui se produiront de siècle en siècle dans les nébuleuses connues ; mais dès à présent il est bien permis de penser que dans ces immenses phénomènes, les quantités de temps ne sont pas moindres que les quantités d'étendue ; c'est-à-dire qu'elles dépassent tous les objets de comparaison que la vie humaine rend familiers à notre esprit.

Voici maintenant ce que l'on a reconnu au sujet des mouvemens particuliers dont les étoiles sont animées. En parcourant le ciel avec un télescope, on s'aperçoit bientôt que des étoiles qui paraissent simples à la première vue ne le sont réellement pas et se divisent en deux étoiles distinctes extrêmement rapprochées l'une de l'autre, mais seulement en apparence, et à cause de l'énorme distance qui les sépare de

nous. Ce sont ces astres que l'on nomme *étoiles doubles*, non seulement il y en a de doubles, mais il y en a de triples et même de quadruples. Le nombre des étoiles doubles est beaucoup plus grand qu'on ne serait tenté de le supposer. En faisant une revue attentive du ciel, depuis le pôle boréal jusqu'aux environs de l'équateur, on en trouve près de trois mille, et comme ce nombre résulte de l'examen de cent-vingt mille étoiles différentes, on en conclut qu'il existe à peu près une étoile double pour quarante étoiles simples. Comme la revue du ciel austral, dont M. Herschell s'occupe aujourd'hui au cap de Bonne-Espérance, n'est pas encore terminée, on ne peut évaluer que fort approximativement le nombre des étoiles doubles qui s'y trouvent. Mais en le supposant le même que dans le ciel boréal, le nombre total de celles de ces étoiles qui sont visibles de la terre, avec les moyens dont nous disposons aujourd'hui, ne serait pas moindre que cinq à six mille, ce qui est certainement considérable.

Quand on compare à de longs intervalles les positions relatives des étoiles qui composent un même groupe, on reconnaît que ces positions ne sont pas véritablement fixes ; la plus petite des deux étoiles tourne continuellement autour de la plus grosse, comme la terre et les autres planètes tournent autour du soleil. Il y a donc dans le ciel des mondes où l'on voit un soleil tourner autour d'un autre soleil plus puissant, et probablement ce soleil voyageur sert lui-même de centre comme le nôtre, à une garniture de planètes. On peut se figurer la complication des saisons, des années, qui doivent se produire dans de pareils mondes. Il faut ajouter à cela que les deux soleils sont constamment de couleur différente. « Que » par la pensée, dit M. Arago en parlant de ces admirables phénomènes, ou » se transporte sur les planètes dont les » étoiles multiples sont sans doute accompagnées, et les actions réunies de



» deux ou de trois soleils ; ils devien-  
 » dront l'origine d'une multitude de re-  
 » cherches intéressantes. Je me contente  
 » de signaler à l'attention des explora-  
 » teurs des mondes lointains les groupes  
 » binaires ou ternaires d'étoiles colorées,  
 » la présence de ces divers soleils sur  
 » l'horizon , la combinaison des jours  
 » blancs, verts, jaunes, bleus, etc.»

La durée des révolutions de ces étoiles les unes autour des autres est très-variable lorsque l'on passe d'un groupe à l'autre : ainsi, une des étoiles de la grande Ourse ne met que cinquante-huit ans pour faire le tour de son orbite, et en 1840 elle aura achevé sa première révolution complète depuis qu'on l'observe ici-bas. Une des étoiles de la constellation de Castor fait sa révolution en deux cent cinquante-trois ans, et une des étoiles du Lion en douze cents ans. Dans le cas où le plan dans lequel sont situées les deux étoiles d'un même groupe passe en se prolongeant vers la terre, il y a des instans où ces deux étoiles se confondent en une seule ; c'est lorsque la plus petite passe, soit devant, soit derrière la plus grosse ; mais bientôt on voit cette étoile se dédoubler ; une de ses parties s'éloigner de plus en plus jusqu'à un certain point, puis revenir sur ses pas, se confondre de nouveau avec l'étoile centrale pour s'en séparer bientôt de l'autre côté et continuer incessamment cette même manœuvre. Dans les autres cas, la plus petite étoile se meut autour de la plus grosse dans une courbe circulaire plus ou moins aplatie.

Le mouvement des étoiles est non seulement très-important en ce qu'il nous montre que la loi de gravitation qui régit notre système planétaire est universelle et s'étend jusqu'aux régions les plus lointaines du ciel, mais il l'est encore en ce qu'il nous met sur la voie de pouvoir un jour calculer les élémens essentiels qui nous manquent pour la connaissance des étoiles ; je veux parler de la distance qui sépare les étoiles de la terre, et de la

masse des étoiles par rapport à la masse du soleil, ou à celle de la terre. Tout ce que l'on sait aujourd'hui, c'est que les étoiles sont tellement éloignées de nous, que leur lumière, malgré sa vitesse qui est de soixante-quinze mille lieues par seconde, emploie au moins trente ans pour venir jusqu'à nous ; certes, c'est là une distance dans laquelle notre esprit se perd, mais on ne sait pas au juste sa valeur : elle pourrait être telle qu'il faudrait à la lumière mille ans pour la parcourir, que rien ne nous en ayertirait. Nous ne pouvons pas expliquer ici les moyens à l'aide desquels l'astronomie pourra déduire la connaissance de la grosseur des étoiles et de leur éloignement, de la seule connaissance de leurs mouvemens ; qu'il nous suffise de dire que l'étoile satellite met réellement le même temps pour parcourir les deux moitiés de son orbite, soit qu'elle se meuve dans la moitié où elle s'éloigne de la terre, soit qu'elle se meuve au contraire, dans celle où elle tend à s'en rapprocher ; néanmoins, à cause de la différence qui se trouve dans le temps qu'il faut à la lumière pour arriver jusqu'à nous lorsque l'étoile est le plus près et lorsqu'elle est le plus loin, de ces deux portions de la révolution totale de l'étoile, l'une nous paraît plus petite que l'autre. C'est de cette différence que l'on peut conclure, à l'aide du calcul, la distance en lieues de l'étoile satellite à l'étoile centrale, et par suite, la distance précise de ces étoiles à la terre ; c'est aussi à l'aide de cette différence que l'on détermine la vitesse réelle de l'étoile satellite autour de l'étoile centrale, et, en déduction de ce premier point, le rapport entre la masse de l'étoile et celle de la terre.

Pour l'esprit moderne, le ciel tout entier s'est donc animé du même mouvement : c'est un tourbillon infini de mondes différens tous en circulation les uns autour des autres. Ces mondes ne sont point disséminés au hasard dans les profondeurs



de l'espace : ils sont disposés par amas, contenant chacun plusieurs millions de systèmes solaires. Ces amas sont distincts les uns des autres, séparés par des distances qu'on pourrait presque nommer infinies, et près desquelles les distances énormes qui nous séparent des étoiles ne sont plus en quelque sorte que des relations de voisinage. Que l'on se représente des essaims d'abeilles placés chacun dans l'étendue d'un immense jardin, et se mouvant en tourbillonnant sur eux-mêmes d'un bout à l'autre. Voilà l'image du ciel : chaque abeille est une étoile, chaque essaim un amas d'étoiles : les étoiles roulent sur elles-mêmes dans leur amas, les amas roulent eux-mêmes les uns autour des autres. Peut-être y a-t-il même d'autres sortes d'amas d'étoiles d'un ordre supérieur, et dans lesquels, par leur agglomération, les amas du premier ordre jouent le même rôle que les simples étoiles. Dans ces derniers, les étoiles ont la même valeur qu'ont les grains de sable dans les précédens amas d'étoiles. C'est là la route qui mène à la conception de l'enchaînement général des parties de l'univers, conception infinie, devant laquelle notre esprit s'incline, et qui n'appartient qu'à l'intelligence sans bornes de l'auteur du ciel.

M<sup>me</sup> MARIE DAGUENAY.

---

### Littérature Française.

---

#### REVUE LITTÉRAIRE.

---

*Compiègne et ses environs*, un beau vol. in-8°, par M. Léon Éwig. Chez Eugène Renduel, F. Borel et Varenne.

Ce volume contient, en outre d'un texte rempli de faits aussi amusans que curieux, douze charmantes vues litho-

graphiées d'après les dessins de divers artistes. Je dois mon premier compliment à M. Léon Éwig, qui, dans les dessins de Saint-Corneille-aux-Bois et des ruines de Champieu, a prouvé qu'il maniait le crayon aussi bien que la plume. Un intérieur de Saint-Jean-aux-Bois, une vue du Petit-Cappy, et celle des ruines de Pierrefonds, forment encore trois charmans tableaux, dessinés et lithographiés avec un remarquable talent, par M. Renaux.

Louis d'Orléans, I<sup>er</sup> duc de Valois, et frère de l'infortuné Charles VI, entreprit de rétablir l'ancienne forteresse de Pierrefonds qui tombait en ruines. Ce prince était magnifique ; il avait le goût des bâtimens ; son château de Winchester (Bicêtre), passait avec raison pour ce qu'il y avait alors de plus splendide et de meilleur goût. Celui de Pierrefonds, d'un genre différent, « fut un châtel moult bel et puissamment édifié, moult fort, défensable, et bien garni des choses appartenantes à la guerre, » ainsi que l'attestent Monstrelet et les ruines qui existent encore.

Puisque j'ai nommé Pierrefonds, je ne puis résister à l'envie de reconstruire, d'après les descriptions de M. Éwig, l'un des plus beaux manoirs du moyen-âge.

« Sur un roc qui domine une profonde vallée, se dressaient huit tours, dont la moins élevée avait plus de cent pieds ; elles étaient liées entre elles par d'épaisses murailles dont le développement irrégulier présentait une surface de plus de seize cent quatre-vingts toises carrées. Deux petits forts et quelques ouvrages avancés protégeaient les bâtimens du frontispice, qui n'étaient pas défendus comme les autres côtés par une vallée profonde. Des souterrains ayant de nombreuses issues dans la campagne complétaient la force de ce majestueux château.

« La chapelle, dédiée à saint Jacques et desservie par douze chanoines, était placée dans une tour entièrement consacrée



au service religieux. Une salle voûtée, au-dessus de la chapelle, servait de chapitre et de sacristie aux chanoines. Reportons-nous un instant, par la pensée, au commencement du quinzième siècle, exhumons les débris de ce château, et figurons-nous-le au soleil levant, lorsque ses galeries extérieures reluisaient des armes de ceux qui faisaient le guet, et que ses tours se montraient toutes brillantes de leurs grandes grilles neuves; figurons-nous tous ces hauts bâtimens qui remplissaient de courage ceux qui les défendaient, et de frayeur ceux qui étaient tentés de les attaquer.

« La porte se présentait toute couverte de têtes de sangliers et de loups, flanquée de deux tourelles, et couronnée d'un haut corps-de-garde. On avait à franchir plusieurs fossés, plusieurs ponts-levis pour entrer dans la grand'cour carrée, où se trouvaient les citernes, les écuries, les poulaillers, les colombiers, les remises. Les caves, les souterrains, les prisons étaient par-dessous, et ces prisons étaient creusées comme des puits, au-dessous de la région de l'air et du jour; par-dessus se trouvaient les logemens, et par-dessus les logemens les magasins, les lardoirs ou saloirs, et les arsenaux. Tous les combles étaient bordés de mâchicoulis, de parapets, de chemins de ronde, de guérites. Au milieu de cette cour s'élevait majestueusement le donjon, qui renfermait les logemens du duc et de son chapelain, les archives et le trésor. Il était profondément fossoyé dans tout son pourtour, et l'on n'y pouvait entrer que par un pont toujours levé; bien que ses murailles eussent, comme celles des tours, une très-grande épaisseur, il était revêtu, jusqu'à la moitié de sa hauteur, d'une chemise ou second mur en pierre de taille. Rien de plus somptueux que les appartemens, que les salles de parade, que les chambres de parement, qui prenaient le nom particulier des couleurs ou des représentations des précieuses tapisseries dont elles étaient tendues. Dans quelques-unes, les piliers

et les poutres qu'ils soutenaient étaient incrustés de filets et de fleurs d'étaïn; dans d'autres, des personnages de grandeur naturelle, peints sur les murs, portaient dans leurs mains, ou tenaient à leur bouche des rouleaux sur lesquels se lisaient de belles sentences morales.

« Des lits de dix pieds, des cheminées de douze pieds, de grands guéridons à bas-reliefs représentant l'enfer et le purgatoire, de grandes armoires en fenêtrées d'églises, des bancs de vingt pieds de long, à dossiers grillés, avec housses traînantes de drap brodé et armorié, décoraient ces grandes chambres voûtées à croisées en ogives, à vitres de verre peint, et ces salles pavées en carreaux de diverses couleurs.

« Tout, dans ce château, était en harmonie : dans les cuisines, les pincettes ou tenailles, les pelles ou traye-feu n'étaient maniées que par deux hommes; les chenets ou contre-hâtières ne pesaient pas moins de cent livres; des broches de douze livres se garnissaient de deux ou trois veaux, de trois ou quatre moutons; le gibier, la volaille, la venaison, y rôtissaient à la fois, sans discontinuer; les caves, les celliers, les buches, les laiteries, les fruiteries, s'emplissaient et se désemplissaient avec profusion; y prenait qui voulait, quand il voulait, et tant qu'il voulait; et à peine toutes ces provisions trouvaient-elles leur écoulement, malgré le grand nombre de chevaliers, d'écuyers, de fauconniers, de veneurs, de pages, de gens de l'office, de la sommellerie, de la boulangerie; le grand nombre de serviteurs, d'ouvriers, de fourriers, de concierges, de portiers, de soldoyers, de gardes; de toutes parts venaient encore des parens, des alliés, des voisins, des amis, des pèlerins, des voyageurs, qui tous séjournaient plus ou moins, qui tous s'en retournaient rassasiés comme au lendemain d'une noce ou d'une fête patronale.

« L'emploi de chaque jour était très-varié : le matin, la cour se remplissait d'é-



cuyers, de piqueurs, de pages qui faisaient faire à leurs chevaux mille différentes voltes. Quelquefois les damoiseaux, dont plusieurs étaient de vrais prodiges de force, assaillaient, ou défendaient avec leurs longues piques ferrées, un petit carré de fumier, une petite butte de terre, aux applaudissemens de tous les spectateurs. Après le diner, qui ne se faisait que vers le milieu du jour, les barres, les quilles, le palet, et autres divertissemens, tels que les papegais, les singes, le fou du seigneur, les sauteurs, les jongleurs, les concerts de flûte, de chalumeaux, de tambours, de trompes, de sonnettes, de rebecs, occupaient agréablement les nombreux hôtes, qui, le soir à la veillée, écoutaient attentivement les histoires de l'aumônier ou du pèlerin nouvellement arrivé de la Terre-Sainte.

« La vie de ce château aurait été trop heureuse si elle n'avait été mêlée d'anxiétés et d'alarmes. Quelquefois, au moment où l'on s'y attendait le moins, pendant le repas, au milieu du sommeil, le guet

sonnait la cloche, on entendait un cri; à cette alerte tout s'animait : les ponts étaient levés, les herses tombaient, les portes se fermaient ; tout le monde quittait précipitamment la table ou le lit, et courait aux créneaux, aux machicoulis, aux meurtrières, aux barbacanes.... et malheur aux vaincus ! »

Les profusions du duc d'Orléans, son goût effréné pour la magnificence, excitaient la haine et l'envie de ses ennemis. Dans les guerres civiles qui désolèrent le règne de Charles VI, Pierrefonds eut le sort de Winchester ; les Bourguignons y mirent le feu. Le duc rentra en possession de sa belle forteresse, la fit réparer, et la solidité de la construction était telle, qu'en dépit des désastres des guerres civiles et étrangères, le temps aurait épargné Pierrefonds, si le cardinal de Richelieu, ennemi acharné de ces châteaux forts qui entretenaient l'esprit mutin de la noblesse, n'avait fait abattre en partie ce beau monument des temps féodaux.

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.

### Littérature étrangère.

Jean Logan, né en 1748, à Soutra, en Écosse, fut élevé à l'université d'Édimbourg et destiné à l'état ecclésiastique. Ses dispositions naturelles, excitées par Michel Bruce, poète écossais, développèrent de bonne heure en lui un goût très-vif pour la poésie. En 1770, il publia les œuvres de cet ami, qui lui avait été ravi par une mort prématurée, et, en 1773, il prit les ordres, suivant les rites écossais ; son éloquence le rendit bientôt célèbre. Les leçons qu'il donna sur la philosophie de l'histoire, et leur résumé, qu'il publia en 1781, accrurent sa réputation. L'année suivante, il fit imprimer

une de ses leçons sur les *Mœurs et les Gouvernemens de l'Asie*, et un volume de poésies qui eurent beaucoup de succès. En 1783, il avait présenté au théâtre sa tragédie de *Runnamède*, mais quelques allusions politiques en firent défendre la représentation. Cette circonstance et d'autres dégoûts le plongèrent dans une mélancolie prompte à s'irriter de tout : sa conduite indisposa tellement ses paroissiens, qu'ils le forcèrent d'abandonner sa cure. Cependant, cette même tragédie fut jouée avec succès à Édimbourg ; il se rendit alors à Londres, où il écrivit dans un journal, et mourut le 28 décembre 1788. Ses poésies, presque toutes dans le genre lyrique et élégiaque, se font remarquer par une élégance et une simplicité qui ne manquent pas de force.



FRAGMENT ANGLAIS.

ODE TO THE CUCKOO.

Hail, beauteous stranger of the grove !  
Thou messenger of the spring !  
Now heaven repairs thy rural seat ,  
And woods thy welcome sing.

What time the daisy decks the green ,  
Thy certain voice we hear ;  
Hast thou a star to guide thy path ,  
Or mark the rolling year ?

Delightful visitant ! with thee  
I hail the time of flowers ,  
And hear the sound of music sweet  
From birds among the bowers.

The school boy wandering thro' the wood  
To pull the prim rose gay ,  
Starts the new voice of spring to hear ,  
And imitates thy lay.

What time the pea puts on the bloom  
Thou fliest thy vocal vale ,  
An annual guest in other lands ,  
Another spring to hail.

Sweet bird ! thy bower is ever green ,  
Thy sky is ever clear ,  
Thou hast no sorrow in thy song ,  
No winter in thy year.

O could I fly I'd fly with thee !  
We'd make with joyful wing ,  
Our annual visit o' er the globe ,  
Companions of the spring.

LOGAN.

ODE AU COUCOU.

Salut, bel étranger du bocage !  
Salut, messager du printemps !  
La nature répare ta rurale habitation ,  
Et les bois célèbrent ta bienvenue.

Au temps où la paquerette embellit le gazon ,  
Régulièrement nous entendons ta voix ;  
As-tu donc une étoile pour guider ta route ,  
Ou pour marquer les mouvemens de l'année ?

Charmant visiteur ! avec toi  
Je salue la saison des fleurs ,  
Et j'écoute les sons de la douce musique  
Des oiseaux dans les bosquets.

L'écolier errant à travers les bois ,  
Cueille la brillante primevère ,  
S'arrête pour écouter la première voix du prin-  
Et pour imiter ta chanson. [temps

Au temps où les pois sont en fleur ,  
Tu t'enfuis de la vallée de tes concerts ;  
Hôte annuel d'autres climats ,  
Tu vas saluer un autre printemps.

Aimable oiseau ! ton bosquet est toujours vert ,  
Ton ciel est toujours serein ,  
Tu n'as ni chagrin dans ton chant  
Ni hiver dans ton année.

O si je pouvais voler, je m'envolerais avec toi !  
Et d'une aile joyeuse nous ferions ,  
Compagnons du printemps ,  
Notre visite annuelle à toute la terre.

Mlle F. R.



Éducation.

## Les deux Époques.

1<sup>re</sup> ÉPOQUE, 1794. — LA MANSARDE.

« Sais-tu bien, citoyenne Gouju, qu'on ne fait pas attendre ainsi un président de section? Voilà une heure au moins que je te demande mon déjeuner; pendant le temps que tu me fais perdre, la patrie a peut-être couru le plus grand danger, et je n'étais pas là pour la sauver, comme cela m'est arrivé plus de vingt fois. — Dam! citoyen président, c'est que mes pauvres jambes ne vont plus comme il y a quelques années; je ne suis plus jeune, et par conséquent, plus in-gambe. — Les anciens Spartiates, nos maîtres en fait de république, reprit le président, rendirent une sage loi lorsqu'ils décidèrent qu'il fallait tuer tous les vieillards qui ne pouvaient plus être utiles : dans l'intérêt de la république, on devrait remettre cette loi en vigueur; j'en parlerai à Robespierre. — Merci! citoyen président; mais je ne trouve pas cette loi-là si pressée, et les Spartiates étaient de vrais dénaturés. — Tu ne t'y connais pas, citoyenne; tout ce qui n'est plus utile à la république lui est nuisible, et elle doit s'en défaire; c'est le système de Robespierre, et je suis de son avis. Voilà une côtelette qui est trop cuite, et du café qui est froid; citoyenne Gouju, j'en reviens à mon dire: les vieillards sont du superflu dans une nation régénérée. — Mais si l'on rétablissait cette loi-là, m'est avis, citoyen, que tu n'aurais pas bien long-temps à vivre. — Ma chère, le vrai patriote sait se sacrifier à la chose publique, et quand je sentirai que je ne peux

plus rien pour la patrie, j'imiterai le dévouement du citoyen Curtius, je me sacrifierai pour elle. — Mais, citoyen, pourquoi ne prends-tu pas, pour te servir, une domestique plus jeune que moi? j'ai déjà bien assez à faire comme portière de la maison, je ne puis pas être à tout. — Oublies-tu donc, citoyenne, que la république a proclamé l'égalité, qu'elle a aboli l'esclavage et la servitude? Donne-moi de la liqueur! Ce n'est pas moi, un de ses plus chauds partisans, qui rétablirai cette méthode aristocratique dont profitaient les ci-devant nobles, qui n'étaient que des fainéans. Cependant, comme je dois tout mon temps à la défense de la patrie, si je trouvais quelqu'un qui voulût se charger du soin de mon ménage, je lui offrirais en échange une amitié fraternelle et quelques assignats par mois. — Je connais précisément, citoyen, quelqu'un qui te conviendrait bien, c'est une jeunesse de mon pays; elle est alerte, laborieuse, active, pleine de bonne volonté. Tous ses parens sont sous les drapeaux de la république, et elle sera enchantée de servir un patriote tel que toi. — Eh bien! amène-la-moi, citoyenne Gouju, et je verrai si ce que tu dis est vrai. Je vais à la section; pendant ce temps-là, fais mon ménage; moi, je vais veiller au salut de la république, et faire une motion à la section des Jacobins. » Cela dit, le citoyen président mit sa carmagnole et son bonnet rouge, et partit en chantant : *Ah! ça ira, ça ira, etc.*, *romance* fort en vogue alors.

Ce que je fais là est bien hasardé, se dit la citoyenne Gouju, remettant en place tout ce qui avait servi au déjeuner; mais il n'y a pas d'autre moyen : à la grâce de Dieu!

Le citoyen président était un brave homme, qui, après avoir amassé une petite fortune dans son commerce de bas de coton, s'était fait patriote plutôt par peur que par méchanceté. Toujours esclave des circonstances, il avait sacrifié



aux nouvelles idées ses ailes de pigeon et son costume classique, pour adopter celui du moment dans toute sa rigidité. Il péroraît dans sa section avec la même prolixité qu'il péroraît avant dans sa boutique pour faire valoir sa marchandise. Il allait au comité de salut public avec la même exactitude qu'il avait été à l'église en d'autres temps, et criait : Vive Robespierre ! d'une voix aussi ferme qu'il avait crié : Vive le roi ! En un mot, et pour me servir d'une expression juste et claire, c'était un *trembleur*, espèce bien connue, qui, à la suite des commotions politiques, vient toujours faire massé, crier, et qu'on décore alors du titre de nation, quelle que soit l'opinion qui l'entraîne.

La citoyenne Gouju était tout simplement la portière de la maison qu'habitait le citoyen président, et faisait son ménage. C'était une femme d'un certain âge, qui avait été long-temps au service de la famille du comte de Blangy. Lorsque la révolution éclata, le comte passait pour avoir émigré ; elle avait donc perdu sa place, et un dépositaire infidèle lui ayant emporté l'argent qu'elle avait économisé sur ses gages, elle se vit forcée de prendre le modeste emploi de portière d'une petite maison du quartier Saint-Martin. Elle avait plus souvent pleuré sur le sort de ses bons maîtres que sur la perte de sa petite fortune, mais elle n'avait jamais osé parler à personne de ce qu'ils étaient devenus, et ne les pleurait que quand elle était seule ; car, dans ce temps de liberté, pleurer un émigré !... e'était se vouer à la mort.

Le lendemain, de bonne heure, la citoyenne Gouju, laissant à une voisine le soin de veiller sur sa porte, sortit et dirigea ses pas vers un des faubourgs de Paris. Une heure après, elle était de retour. Avec elle était une jeune fille de seize à dix-sept ans au plus ; elle portait un caraco en siamoise rayée et un jupon pareil ; elle avait des bas bleus et des gros souliers, qui, tout informés qu'ils

étaient, laissaient deviner de jolis petits pieds bien délicats. Sa belle tête était couverte d'un bonnet rond, d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux d'un noir de jais, et sur lequel on voyait attachée une énorme cocarde tricolore. Ses traits étaient d'une finesse et d'une régularité remarquables ; elle avait de grands yeux noirs dont le regard était fier et doux tout à la fois, et sa taille, fine et bien prise, avait plus d'une fois dans le trajet attiré l'attention des sans-culottes, qui parcouraient les rues le bonnet rouge sur l'oreille et la carmagnole sous le bras.

A peine furent-elles arrivées à la maison dont la porte était confiée à la citoyenne Gouju, que celle-ci s'empressa de remercier sa voisine, et s'enferma dans sa loge avec la jeune paysanne ; là un long entretien eut lieu entre elles, et neuf heures venaient de sonner à la municipalité lorsqu'elles sortirent pour monter chez le citoyen président. Il était levé, et lisait le *Père-Duchêne*, journal très en vogue à cette époque.

« Citoyen, dit la mère Gouju, en faisant avancer la jeune fille, voici la jeunesse dont je t'ai parlé hier. — Ah ! ah ! c'est bon ; fais-la approcher. Peste ! mais elle est très-bien cette jeune citoyenne ; comment t'appelle-t-on, mon enfant ? — Catherine, dit la jeune fille en rougissant. — Catherine ! je crois qu'il y a en une *tyrannie* de ce nom dans le Nord ; il est impossible que tu gardes ce nom aristocratique ; n'en as-tu pas un autre ? — Marie. — C'est le nom d'une ex-sainte, et tu dois savoir, citoyenne, que, dans le calendrier républicain, on a remplacé les noms de tous les ci-devant saints par ceux des plantes et légumes utiles, ce qui est bien mieux. — Ne vas-tu pas nommer cette jolie enfant Panais ou Carotte ! dit la mère Gouju indignée. — J'ai bien changé mes prénoms de Louis-Athanase, contre ceux de Mucius-Radis ; il faut se conformer aux ordres de la ré-



publique. Voyons ; quel nom lui donnerons-nous ? — M'est avis, citoyen président, que le nom de Rose lui irait assez bien. — Citoyenne Gouju, la rose a la prétention d'être la reine des fleurs, cela sent l'aristocratie en diable ; il me vient une idée, appelons-la Jacinthe ; c'est un nom qui n'a été souillé par aucune tête couronnée, c'est celui d'une fleur modeste ; il lui ira à merveille. Ah ça ! citoyenne Jacinthe, voyons, que sais-tu faire ? — Peu de choses, monsieur. — Monsieur !... tu ne ne sais donc pas que la république, qui veut le règne de l'égalité, a aboli tous ces titres fastueux ? appelle-moi simplement citoyen président. Tu sais bien faire un peu de cuisine ? — Oui, citoyen président, répondit la jeune fille, qui s'aperçut que la mère Gouju lui faisait de la tête, signe de répondre affirmativement. — Je ne suis pas difficile ; le vrai républicain est modeste en ses goûts : les Spartiates, nos maîtres et nos modèles, ne mangeaient que du brouet noir ; pourquoi faut-il que la recette en ait été perdue ? Qu'il serait glorieux pour moi, président de section, de pouvoir rendre à la république l'important service de rétablir l'usage de ce mets, symbole de l'égalité ; comme ce brouet figurerait bien aux repas civiques que vient de décréter le comité de salut public !... Mais tu ne connais pas cela, toi, jeune fille, il faudra donc s'en passer ; n'importe, n'oublie pas que c'est aujourd'hui que commencent les repas civiques ; tu mettras le couvert devant la porte de la rue, et tu dîneras avec nous, car l'égalité et la fraternité sont à l'ordre du jour. — Citoyen président, dit la mère Gouju, où donc que vous logerez cette jeunesse ? Si nous la mettions dans la mansarde du cinquième ? — Ce que tu dis là est fort judicieux, citoyenne Gouju, et j'y adhère ; elle habitera la mansarde du cinquième. »

Quelques heures plus tard, le citoyen président, en se rendant à sa section, rencontra, dans son escalier, la mère Gouju

conduisant un vieillard qui portait un petit paquet. « Quel est ce citoyen ? demanda-t-il. — C'est le commissionnaire qui apporte les effets de la citoyenne Jacinthe. — Fort bien ; fais-le monter et donne-lui un verre de vin pour sa peine. »

Personne ne vit ressortir le commissionnaire, mais comme cela ne regardait que la citoyenne Gouju, on ne le remarqua pas. Jacinthe mettait tout le zèle possible à contenter le citoyen-président qui, malgré son stoïcisme républicain, aimait assez ses aises ; et comme il ne manquait de rien, n'avait jamais à se plaindre, il ne s'apercevait pas que sa jeune domestique passait dans sa mansarde tout le temps qu'elle n'employait pas à son service.

Il y avait déjà quelque temps que cela durait, et tout allait au mieux, lorsqu'un jour le citoyen président annonça à sa servante que l'on devait célébrer le lendemain la fête de l'Être suprême, car, dans ce temps de démente, on avait imaginé de détrôner Dieu et de reconnaître, par faveur sans doute, l'Être suprême, auquel on donna une fête théâtrale : le citoyen président voulut y participer en donnant un splendide banquet. Grâce à l'aide de la mère Gouju, Jacinthe parvint à préparer un dîner dans lequel ne figurait pas le fameux brouet noir de Sparte, mais où l'on remarquait des pièces de résistance, sans doute beaucoup plus du goût des convives, qui étaient tous des membres influents de la section dont l'amphytrion était le président.

La pauvre Jacinthe eut plus d'une fois à rougir des propos libres, des expressions grossières de ces hommes dont le langage était si bien en harmonie avec les actions. C'étaient de dégoûtantes plaisanteries sur ce que la religion a de plus respectable ; des imprécations furibondes contre tous ceux qui ne partageaient pas leur rage. Inaccoutumée à de pareils discours, Jacinthe se hâtait de servir et de se retirer pour se soustraire aux complimens insolens qui lui étaient adressés ;



mais son émotion devint visible lorsque la conversation changeant de sujet, on vint à parler du projet de nouvelles mesures à prendre contre quelques nobles que des intérêts sacrés avaient ramenés en France. Un nom surtout fit pâlir la pauvre jeune fille. « Je sais, s'écria un des plus bavards des convives, dont le patriotisme était encore exalté par de nombreuses libations, je sais que le ci-devant comte de Blangy est revenu, et ne peut l'être que comme agent de Pitt et de Cobourg ; Il faut que je le découvre. — N'a-t-il pas un fils aux armées ? reprit le citoyen président. — Si cela est, tant pis, on devrait fusiller tous ces aristocrates qui font semblant de servir la patrie, et qui ne vont aux armées que pour gruger le pauvre soldat. — Vous êtes bien sévère, citoyen Brutus. — Et vous bien faible, citoyen président ; celui dont je m'honore de porter le nom n'a pas craint de sacrifier ses deux fils au salut de la république, et moi je ne ménagerai personne. — Il me semble pourtant qu'on disait du bien de ce ci-devant Blangy. — C'est un aristocrate, et la patrie ne sera heureuse que quand ils seront tous exterminés ; quant à moi, je voudrais tenir le dernier, et je déclarerai demain à la section que je sais que le ci-devant comte de Blangy est dans le quartier, et je demanderai qu'on ordonne des visites domiciliaires afin de mettre la main dessus.

En entendant ces paroles cruelles, Jacinthe, pâle et immobile comme une statue, sentit son cœur défaillir ; la bonne M<sup>me</sup> Gouju, qui l'aidait à servir à table, s'aperçut de son état, et, venant à elle, elle la prit par la main, l'emmena et lui dit tout bas : « Contenez-vous ou tout est perdu ! — Oh ! les monstres ! dit Jacinthe en couvrant de ses deux mains sa figure qu'inondaient deux ruisseaux de larmes. — Du courage ! Dieu ne nous abandonnera pas, mais si vous laissez paraître la moindre émotion, vous éveilleriez les soupçons de ces tigres, et vous, moi et

tant d'autres, paieraient de leur tête cet instant de faiblesse ! »

En ce moment, le citoyen président appela ; faisant un effort sur elle-même, Jacinthe répondit à cet appel d'un ton dégagé, et reparut devant les convives avec une apparence de calme et d'indifférence qui aurait trompé l'œil le plus exercé.

La conversation avait cessé, et les chants remplaçaient les discussions politiques ; c'était à qui s'égosillerait le mieux à crier les chansons alors en vogue : la *Carmagnole*, et autres gentilles de cette façon. Jacinthe fit bonne contenance, et rien, jusqu'au départ des convives, ne parut la préoccuper. Mais, lorsque tout le monde se fut retiré, lorsque la pauvre enfant se trouva seule, que de tristes pensées lui revinrent !... Avec quel effroi elle se rappela les terribles paroles du farouche républicain ! Oh ! alors ses larmes coulèrent en abondance ! Comme son cœur se soulagea de la contrainte cruelle qu'il avait éprouvée ! Comme elle paya sa dette à la faiblesse naturelle à son sexe ! Cependant, une pensée soudaine parut lui redonner une nouvelle énergie, elle essuya avec soin ses larmes, sécha ses yeux gonflés et rougis, s'étudia à sourire devant un miroir, et, prenant un air gai et content, elle remonta en chantant vers sa mansarde, dont elle ferma la porte avec précaution.

La journée du lendemain ne devait pas être plus calme, au moins dans sa première partie. Dès le matin, on apprit que des visites domiciliaires avaient lieu dans tout le quartier. Cette nouvelle, qui aurait dû être indifférente aux hôtes de la paisible maison du citoyen président, jeta cependant une vive alarme dans la loge et surtout dans la mansarde. De bonne heure, la brave M<sup>me</sup> Gouju gravit, avec autant de rapidité qu'elle le put, les cinq étages, frappa à la porte de la mansarde, d'une façon convenue, dit à l'oreille de Jacinthe quelques mots qui la troublèrent, et termina ainsi : « Allons,



il faut encore du courage aujourd'hui, nous serons tranquilles après, je l'espère ! »

A peine la bonne portière était-elle de retour dans sa loge, que deux factionnaires étaient placés à la porte cochère, et que des officiers municipaux, ceints d'écharpes tricolores, venaient au nom de la république une et indivisible, voir s'il n'y avait pas quelque aristocrate caché dans la maison. Le citoyen président, prévenu par la portière, s'empessa de se présenter pour accompagner les visiteurs, et leur prouver que ce n'était pas sous le toit d'un aussi ardent patriote que les ennemis de la république pouvaient espérer de trouver un refuge.

La loge de la portière fut d'abord inspectée : on fouilla partout, on visita tout, et rien ne paraissant suspect, on passa aux étages supérieurs. Jacinthe paraissait suivre avec intérêt les autorités dans leurs recherches : active, empressée, prévenante, elle indiquait le chemin, ouvrait les portes, répondait à toutes les questions avec un zèle et une bonne volonté dont elle fut louée à diverses reprises. « Oh ! disait le président, c'est que Jacinthe est une bonne citoyenne, sans cela je ne l'aurais pas prise à mon service. » Lorsqu'on fut arrivé au cinquième, l'activité de Jacinthe sembla redoubler, elle allait, venait, attirait l'attention des commissaires sur tous les coins et recoins, leur montrait les greniers, les moindres cachettes, lorsque d'une voix qui, malgré elle, la fit tressaillir, un d'eux s'écria : « Quelle est cette porte ? — Cette.. porte.. citoyen ? — Oui. — C'est celle de ma chambre. — Où est la clef ? — La voilà. — Ouvre ! — Vous m'excuserez, citoyen, dit Jacinthe en cherchant à introduire la clef dans la serrure, si elle n'est pas en ordre, c'est que le citoyen président a donné hier à dîner aux citoyens ses collègues, et il y avait tant de choses à ranger ce matin que je n'ai pu trouver un moment pour faire ma chambre, tout est sens des-

sus dessous. — N'importe, ouvre tous jours. — Voilà, voilà citoyen, c'est que la serrure est mauvaise — Si tu parles comme ça à cette jeunesse, citoyen, tu vas l'épouvanter, dit la mère Gouju en s'avancant ; c'est timide, mais le citoyen président est là pour répondre de son patriotisme. Voilà la porte ouverte, entrez, citoyens, et voyez. — Pour ce qui est de son patriotisme, dit le président, j'en réponds comme du mien ; il est également vrai que j'ai eu hier à dîner chez moi plusieurs citoyens, et que la pauvre petite a eu bien du mal ! — Je commence à croire, dit un des commissaires en s'asseyant sur le lit, après avoir jeté un regard scrutateur dans la chambre, que les renseignemens qui nous ont été donnés sont faux ; nous n'avons plus que deux visites à faire, et il serait bien étonnant que ce fût dans une maison aussi sûre que celle-ci, que serait venu se cacher l'aristocrate que nous cherchons. — Cependant, ajouta le citoyen président, il faut continuer les recherches, je vous accompagnerai ; mais avant, permettez-moi, citoyens, de vous offrir quelques rafraîchissemens chez moi, Jacinthe, descends les préparer. — Moi ? citoyen. — Oui, dit M<sup>me</sup> Gouju, va, citoyenne, je fermerai ta porte quand les citoyens municipaux seront descendus. » Il fallut une force surnaturelle à la pauvre Jacinthe pour lui faire quitter cette mansarde dans un instant si critique ; cependant elle s'élança dans l'escalier, en proie à la plus vive anxiété. Le peu de temps qui s'écoula entre l'instant où elle quitta sa mansarde, jusqu'à celui où elle entendit redescendre les municipaux, lui parut un siècle, et un siècle d'angoisses terribles. L'oreille collée contre la porte entr'ouverte, elle écoutait ; respirant à peine et agitée par un tremblement convulsif. Mais une phrase vint tout-à-coup la tirer de cet état pénible ; elle entendit bien distinctement un des municipaux dire au président : « Nous étions sûrs d'avance, citoyen, que nous ne trouverions



personne de suspect dans ta maison, nous allons visiter les autres.» A ces mots, Jacinthe tomba à genoux, et élevant les mains vers le ciel, elle s'écria avec un accent impossible à décrire : « O mon Dieu ! mon Dieu, que je vous remercie ! » puis, entendant qu'on approchait, elle se releva vivement et quand les municipaux entrèrent, elle était gaie, empressée, allait de l'un à l'autre, leur versait à boire et leur faisait les honneurs avec un zèle attentif et une grâce charmante. Ces hommes qui, quelques instans auparavant, lui paraissaient si terribles, si effrayans, maintenant elle les voyait presque avec plaisir ; leur présence la rassurait, elle éprouvait pour eux une espèce de reconnaissance qu'elle avait peine à cacher. Les municipaux se retirèrent bientôt, et allèrent continuer leurs recherches.

A peine furent-ils partis avec le président qui les accompagna, que Jacinthe courut à sa mansarde, y resta quelques minutes, redescendit chez la bonne M<sup>me</sup> Gouju, lui sauta au cou, et puis perdit connaissance tout-à-fait. Ce passage rapide par tant de sentimens extrêmes, cette alternative de douleur et de joie, de crainte et d'espoir, avaient épuisé ses forces. Tant que le danger exista, son courage la soutint ; mais lorsqu'il fut passé, lorsqu'elle fut sûre qu'elle n'avait plus rien à craindre, son énergie l'abandonna, et la joie fit ce que la douleur n'avait pu faire : elle l'anéantit. Cependant, les soins empressés de la brave portière rappelèrent Jacinthe à elle, et toutes deux à genoux, au fond de l'humble loge, adressèrent au ciel une prière ardente et sincère.

Après ces événemens, la maison du citoyen président reprit sa tranquillité habituelle ; et bien qu'à cette époque on fût sans cesse à trembler pour sa vie, rien pourtant ne vint encore jeter l'effroi dans le cœur de Jacinthe.

Cependant de terribles événemens avaient lieu. Las de se laisser égorger par

Robespierre, Couthon, Saint-Just et leurs dignes acolytes, quelques membres de la Convention se réunirent contre ces tigres, les renversèrent, et la guillotine anéantit ses pourvoyeurs. Ce n'est pas l'histoire de cette terrible époque que je veux raconter, je ne veux que faire connaître un des mille épisodes qui, dans ces temps affreux, vinrent prouver tout ce qu'il y a de courage, de force et de bonté dans le cœur d'une femme ; je n'entrerais donc pas dans de plus longs détails ; je me bornerai à dire qu'après le 9 thermidor, jour de la chute de la faction terroriste, les mesures de sévérité contre la classe noble se relâchèrent un peu ; une partie des lois révolutionnaires étant rapportée, ceux qu'on appelait les *ci-devant* ne furent plus traqués comme des bêtes fauves ; c'étaient au contraire les terroristes qu'on poursuivait avec acharnement par cette association armée qu'on nomma la *Jeunesse dorée*, et qui se composait de tous ceux qui avaient à venger quelque victime de la terreur. Le citoyen président, bien qu'il eût été toujours inoffensif, crut cependant devoir se soustraire à la réaction, et un beau jour il abandonna le quartier où il était bien connu, laissant là la bonne M<sup>me</sup> Gouju et la jeune Jacinthe : ce qu'elles devinrent, je ne puis encore le dire ; peut-être le saurons-nous plus tard.

## 2<sup>e</sup> ÉPOQUE, 1806. — LE SALON.

Douze ans après les faits qu'on vient de lire, l'Empire était dans tout son éclat ; Napoléon venait de distribuer des royaumes à tous ses frères ; il créait de nouveaux états et rayait de la liste des nations celles qui lui semblaient hostiles à sa puissance. Il y avait alors, sur le terre-plein du Pont-Neuf, à l'endroit où est aujourd'hui la statue équestre de Henri IV, un café que fréquentaient de nombreux habitués. Parmi eux, se faisait remarquer un homme d'un certain âge,



qui, après avoir été tour-à-tour partisan du Directoire exécutif, du Consulat provisoire et du Consulat à vie, était un des plus grands admirateurs de l'Empire. Il fallait l'entendre, le nez sur sa canne, vanter la puissance et le génie de Napoléon, qui faisait le bonheur et la gloire de la France, et allait dicter des lois à tous les rois de l'Europe jusque dans leurs capitales!... Cet homme n'était autre que notre ancienne connaissance : Louis-Athanase Dubois, l'ex-président de section, qui, depuis l'abolition du calendrier républicain, avait repris ses noms. Fidèle à son système, il avait approuvé tous les gouvernemens qui s'étaient succédé; il avait voté pour toutes les constitutions : ami dévoué du pouvoir quel qu'il fût, il n'éprouvait d'autre embarras que de bien se rappeler quel était le gouvernement existant, afin de ne pas faire confusion.

Un soir que le brave M. Dubois revenait de son café favori, où il avait lu avec admiration un des miraculeux bulletins de cette campagne de Prusse, qui dura six semaines et anéantit cette puissance, qui se croyait appelée à venger l'Europe de la défaite d'Austerlitz, il trouva, chez la portière de sa nouvelle demeure, une lettre adressée à M. Dubois, rentier. Assez surpris de cette missive, lui qui n'en recevait jamais, il l'ouvrit, sans se donner le temps de monter chez lui, et y lut ce qui suit :

« M. le général de division, comte Delmas, prie M. Dubois de lui faire l'honneur de venir passer la soirée chez lui demain. »

Le cher M. Dubois relut trois fois de suite cette invitation, fort claire pourtant, sans pouvoir la comprendre. Le général de division, comte Dalmas ! se disait-il à lui-même, j'ai bien entendu parler de lui dans nos bulletins, c'est un brave, un de nos héros, mais comment se fait-il qu'il sache mon nom, ma demeure, et qu'il m'invite à aller chez lui surtout?... Il y a nécessairement erreur, cette lettre

est destinée à un autre. A M. Dubois, rentier, rue de Thionville... C'est pour-tant bien cela ; je m'y perds ! Toute la nuit, la tête du pauvre cher homme travailla, il chercha dans ses souvenirs, et ne put rien y trouver qui le mît sur la voie. Cependant, dès le matin, il s'empressa d'apprêter son costume le plus soigné, bien déterminé à profiter de l'invitation, et à savoir, enfin, par quel hasard il était connu d'un des généraux les plus distingués de cette glorieuse époque.

Il était à peine sept heures du soir, que M. Dubois se trouvait prêt, et se dirigeait avec précaution vers la Chaussée-d'Antin, quartier depuis à la mode, et qu'habitait le général ; il fut même, tant sa curiosité était piquée, jusqu'à sacrifier sa visite au café du Pont-Neuf, chose qui ne lui arrivait jamais. Parvenu à l'hôtel indiqué, il demanda au concierge M. le général de division Delmas. Aussitôt, un laquais, vêtu d'une éclatante livrée, le conduisit, et, après lui avoir demandé son nom, ouvrit la porte du salon, annonça d'une voix forte : M. Dubois ! et referma les deux battans.

Lorsque l'ex-président se trouva au milieu de ce salon étincelant de l'éclat des bougies, brillant d'un double rang de femmes, jeunes et parées, qui l'entouraient comme deux guirlandes de fleurs ; lorsqu'il vit les riches et variés costumes de tous ces officiers qui papillonnaient autour d'elles, ou causaient entre eux des victoires qui se succédaient avec tant de rapidité, le brave homme resta tout interdit et immobile : il n'osait faire un pas, commençant à croire qu'il était dupe d'une méprise ou de la mauaise plaisanterie de quelque mystificateur.

Son embarras allait toujours croissant, lorsqu'une jeune femme, mise avec une élégante simplicité, s'avança, lui tendit la main, et dit avec bonté : « Approchez, monsieur Dubois, vous êtes ici en pays de connaissance. » Le son de cette voix qu'il crut reconnaitre fit lever les



yeux à l'ex-président, qui, dès qu'il eut vu la personne qui lui parlait ainsi, s'écria involontairement : « Jacin!... » mais, réprimant bien vite ce mouvement, et regardant autour de lui, il se demanda intérieurement s'il était bien éveillé, et s'il ne rêvait pas. « Oui, monsieur Dubois, Jacinthe, votre ancienne domestique, qui n'a pas oublié, comme vous le voyez, vos bons procédés pour elle, dit la jeune dame. » Le pauvre président, de plus en plus surpris, balbutia quelques mots d'excuse. Mais son étonnement ne devait pas s'arrêter là; le conduisant par la main, à travers tous les assistans qui étaient attentifs à ce qui se passait, la jeune dame le mena près de la cheminée, et le présenta à une femme âgée, qui était assise dans une bergère, puis dit : « Voilà encore une ancienne connaissance. — M<sup>me</sup> Gouju ! s'écria plus haut l'ex-président, M<sup>me</sup> Gouju !... — La citoyenne Gouju, reprit la vieille, bien vieillie, mais qui est contente de vous revoir en bonne santé. — En vérité, dit M. Dubois, je n'y comprends rien; comment, madame, vous seriez effectivement celle qui, il y a douze ans... — Oui, monsieur, répondit en s'avancant un officier général, revêtu de son riche uniforme, c'est bien là cette Jacinthe qui vous servait, cette bonne M<sup>me</sup> Gouju, qui veillait à votre porte, et voilà un troisième personnage, qui vous a aussi de grandes obligations, mais que vous ne connaissez pas (et il lui présenta un vieillard d'une belle et noble figure), c'est M. le comte de Blangy, père de celle que vous aviez nommée Jacinthe. Pendant l'époque terrible qu'il nous a fallu traverser pour arriver à des temps plus heureux, le comte de Blangy, poursuivi et condamné à mort, trouva un asile chez vous, dans la modeste mansarde que sa généreuse fille consentit à habiter comme votre servante, afin de veiller sur lui et de conserver ses jours. La bonne M<sup>me</sup> Gouju possédait seule ce dangereux secret, dont la découverte pouvait avoir des consé-

quences si terribles. Dès que j'ai connu ce touchant épisode de la vie de M<sup>lle</sup> de Blangy, je vous ai fait chercher, monsieur, afin de vous prier de regarder cette maison comme la vôtre, voulant que ma femme ait sans cesse auprès d'elle les personnes dont la vue lui rappelle sa belle action, son courage au-dessus de son âge, et le noble dévouement qui lui a conservé le meilleur des pères. Qu'il soit donc convenu, ajouta-t-il en lui tendant la main, que vous êtes ici chez vous, et que désormais vous vivrez avec nous en famille. »

Un murmure d'approbation éclata dans le salon après ces paroles, et M. Dubois, troublé de tant d'événemens inattendus, accepta, les larmes aux yeux, l'offre qui lui était faite avec tant de franchise et de bonté.

Depuis ce jour, la bonne M<sup>me</sup> Gouju et le brave M. Dubois, devinrent les hôtes de la maison du général; la douceur, la bonté prévenante de sa jeune femme, rendirent heureux les derniers jours de ceux qu'elle appelait ses deux amis, et qui ne la quittèrent jamais.

Le ciel avait récompensé cette fille si noble et si dévouée; elle devint l'épouse la plus heureuse, la mère la plus aimée, la femme la plus considérée; elle n'a maintenant autour d'elle ni son père qu'elle aimait tant, et dont elle était si tendrement chérie, ni ses deux vieux amis; mais elle est encore l'idole d'une société qui tient toujours compte des belles actions et des nobles sentimens.

ADOLPHE JADIN.





## LES FEMMES ILLUSTRES.

GALERIE NATIONALE.

### Sainte Geneviève.

(7<sup>e</sup> TABLEAU.)

Le rôle des femmes a été bien puissant et bien glorieux dans la grande période de l'établissement du christianisme, comme à toutes les époques où les sentimens les plus exaltés et les plus généreux de la nature humaine ont été mis en jeu ; il s'est toujours trouvé des femmes pour tous les dévouemens et pour tous les sacrifices, depuis ces chrétiennes des premiers temps qui mouraient au cirque pour le nom du Christ, jusqu'à Jeanne d'Arc, l'incomparable martyre de la nationalité française, et jusqu'aux héroïnes de la révolution.

Parmi cette pieuse légion de vierges, de veuves et de saintes femmes, qui secondèrent si efficacement dans la Gaule les apôtres et les défenseurs de la religion chrétienne, deux noms, plus éclatans que tous les autres, ont conservé, à travers les siècles, l'auréole dont les avaient environnés la reconnaissance de l'Église et le souvenir populaire. Clothilde et Geneviève, la reine et la bergère, sont restées associées dans la tradition vulgaire comme dans l'histoire ; nous avons raconté autrefois la vie de la princesse qui fut l'instrument de la conversion du roi des Franks et de son peuple ; nous dirons aujourd'hui ce que les antiques légendes religieuses nous ont conservé de plus digne d'intérêt sur la simple fille des champs que le vieux Paris choisit pour sa patronne. On y trouvera l'explication d'une renommée qui serait incompréhensible si Geneviève n'avait eu que des vertus de recluse, inutiles

à ses semblables, et avait vécu absorbée dans la contemplation et indifférente au sort de ce qui l'entourait.

Geneviève ou *Genovefa*, comme on disait alors (le latin étant la langue usuelle des Gaulois, sujets des Romains), naquit au bourg de Nanterre, qui portait le nom poétique de *Nemetodorum*, vers l'an 419 ou 420 après J.-C., au milieu des malheurs de la Gaule, sans cesse exposée aux ravages des peuples barbares et menacée de devenir entièrement leur proie. L'année présumée de la naissance de Geneviève, l'empire romain, dans sa triste décadence, avait été obligé de céder aux Wisigoths une partie de la Gaule méridionale. D'autres barbares, les Burgondes ou Bourguignons, s'étaient établis dans le sud-est, et les provinces du nord de la Loire étaient toujours menacées et souvent désolées par les Franks encore païens. C'était un bien triste temps pour les hommes civilisés, Gaulois ou Romains ; personne, hors des villes fortifiées, n'était assuré de ne pas voir, un jour ou l'autre, sa maison envahie et sa famille massacrée ou trainée en captivité par quelque horde de sauvages, et les villes elles-mêmes étaient souvent assiégées et livrées au pillage. On sent combien une telle situation devait porter les âmes tendres et méditatives à se détacher d'un monde si misérable, de cette *vallée de larmes*, pour élever toutes leurs espérances vers une autre vie et se réfugier tout en Dieu !

Geneviève, dont le père se nommait Sévère et la mère Gêruntia, montra dès l'enfance cette disposition à une dévotion exaltée, et bientôt, dit le vieil auteur de la Légende, *la grâce de Dieu qui était en elle éclata aux yeux de tous les fidèles.*

Vers l'année 429, Geneviève avait environ dix ans ; voici que deux personnages très-renommés pour leur sainteté, à savoir : *Germanus* ou Germain, évêque d'Auxerre, et *Lupus* ou Loup, évêque de Troyes, s'en allant dans l'île de Bretagne (en Angleterre) combattre l'hérésie de



Pélage, s'arrêtèrent à Nanterre pour se reposer et prier. Comme une grande multitude d'hommes, de femmes et d'enfans se pressaient autour des *saints hommes*, attendant leur bénédiction, saint Germain distingua de loin dans la foule la petite Geneviève et fut très-frappé de la physionomie de cette enfant (suivant le chroniqueur, Germain vit en esprit que Geneviève serait très-sainte) : il la fit approcher, l'embrassa sur le front et demanda son nom aux assistans, et de qui elle était fille. Et l'assistance dit le nom de l'enfant, et les père et mère se présentèrent sur l'invitation de l'évêque. Saint Germain leur dit : « Cette enfant est votre fille ? — *Elle est nôtre, seigneur*, répondirent-ils. » Alors il leur dit : « Heureux êtes-vous d'avoir engendré une si vénérable progéniture ! Sachez que le jour de sa naissance un grand mystère de joie et d'allégresse a été célébré dans le ciel par les anges ; car elle sera grande devant le Seigneur, et beaucoup seront, par son exemple, détournés du mal et convertis au Seigneur. »

Puis il dit à l'enfant : « Ma fille Geneviève ! — Et elle répondit : Votre servante vous écoute, très-saint père, dites ce que vous lui ordonnez. — Et Germain reprit : Ne crains point de m'avouer si tu désires consacrer ta virginité au Christ et lui garder ta foi comme à ton époux. — Béni soyez-vous, mon père, répondit-elle, parce que vous avez daigné me demander si je voulais la chose que je désire le plus ; oui, je le veux, très-saint père, et je prie le Seigneur qu'il daigne agréer mon vœu. — Aie confiance, ma fille, agis avec courage, et ce que tu crois de cœur et ce que tu professes de bouche, travaille à l'accomplir par tes œuvres ; le Seigneur te donnera force et vertu. »

Les deux prélats et le peuple entrèrent ensuite dans l'église, et, durant les cantiques et les oraisons, saint Germain tint toujours sa main sur la tête de l'enfant ; puis il recommanda qu'on la lui ramenât

le lendemain à la pointe du jour avant son départ. Sévêrus, le père de Geneviève, n'y manqua pas, et saint Germain, considérant la jeune fille avec une nouvelle attention, reconnut derechef en elle *quelque chose de céleste* ; il lui demanda si elle se souvenait de sa promesse de la veille ; elle répondit affirmativement. Germain alors, apercevant à terre une pièce de monnaie marquée du signe de la croix, la ramassa et la donna à Geneviève, en disant : « Porte toujours ceci suspendu à ton cou en mémoire de moi, et ne souffre pas que ton cou ni tes doigts soient jamais chargés de métaux précieux, d'or, d'argent ni de pierreries, car, si tu laissais dominer ton ame par l'indigne éclat du siècle, tu n'aurais pas les parures éternelles et célestes. »

*Germanus et Lupus*, dit la Légende, reprirent ensuite leur route avec l'aide du Seigneur, après que Germanus eut recommandé à Geneviève de se souvenir de lui dans le Christ.

La sainteté de la jeune fille ne tarda pas à être manifestée par un événement surnaturel, du moins suivant la légende, qui, de même que la plupart des monumens de ce genre, fut écrite sur des traditions modifiées et poétisées de génération en génération par l'ardeur d'une dévotion plus fervente qu'éclairée, et par l'amour du merveilleux, universel dans ces vieux temps.

Peu après le passage des deux saints, raconte le chroniqueur, la mère de Geneviève s'en allant à l'église un jour de grande fête, et voulant que sa fille restât au logis, celle-ci se mit à pleurer et à crier : « Moi je veux garder la foi que j'ai promise à l'évêque Germain, et il faut que je fréquente les églises pour mériter d'être l'épouse du Christ ! » Irritée de la voir s'obstiner ainsi, sa mère lui donna un soufflet... Aussitôt un voile s'étendit sur ses yeux, et elle perdit la vue.

Deux ans moins trois mois, dit la légende, Geroncia subit cette cécité. Enfin,



un jour, se rappelant le témoignage que le saint pontife avait porté de sa fille, elle l'appela et la pria d'aller lui puiser de l'eau et de lui en apporter. Geneviève s'en alla au puits, et là, pensant que c'était à cause d'elle que sa mère avait perdu la vue, elle versa d'abondantes larmes sur la margelle, puis elle remplit sa cruche et retourna près de sa mère. Géruntia reçut le vase de la main de sa fille *avec confiance et vénération*, et, baignant par deux et trois fois ses yeux dans l'eau apportée par Geneviève, elle commença de voir peu à peu, et la lumière lui fut enfin rendue.

S'il est vrai que Geneviève ait été bergère comme Jeanne d'Arc, et qu'elle ait gardé les troupeaux sur les rives de la Seine, suivant une tradition dont les arts se sont emparés et qu'ils ont rendue très-populaire, ce serait durant l'intervalle qui s'écoula entre la visite de saint Germain et la mort de Sévère et de Géruntia, qui laissèrent leur fille orpheline fort jeune encore.

Après la mort de ses parens, Geneviève s'établit à Paris chez sa marraine, qui lui avait offert un asile; elle devait avoir environ quinze ans. Elle se livra dès lors à des austérités extraordinaires, que son exaltation habituelle lui faisait supporter sans peine; des phénomènes étranges apparaissaient souvent en elle. Elle fut prise une fois d'une paralysie ou plutôt d'une catalepsie de trois jours, durant lesquels on l'eût crue morte, à voir son corps inanimé et ses membres affaîsés, si les joues n'eussent conservé quelque rougeur. Quand elle fut revenue à la *santé du corps*, elle dit qu'elle avait été conduite en esprit par un ange dans le lieu du repos des justes, et qu'elle y avait vu les récompenses préparées à ceux qui aiment Dieu, ce que les incrédules traitent de chimériques. Le biographe assure que Geneviève avait le don de lire dans les cœurs, et qu'elle révélait à plusieurs leurs secrètes pensées.

Sur ces entrefaites, le saint prélat qui

avait eu sur la carrière de la jeune fille une influence si décisive, et qui l'avait engagée à se consacrer à la vie religieuse, l'évêque Germain, entreprenant pour la seconde fois le voyage de la Grande-Bretagne, passa de nouveau par Paris. Tout le peuple étant sorti au-devant de lui, la première chose que fit le saint, ce fut de s'enquérir aux gens de Paris de ce que faisait Geneviève; mais soit que la renommée de la jeune vierge, qui ne songeait guère à la gloire humaine, fût encore peu répandue, soit au contraire que sa vertu excitât déjà l'envie, la multitude, *plus disposée*, dit le biographe, *à déprécier les gens de bien qu'à les imiter*, parut s'étonner de l'intérêt que Germain portait à Geneviève, et lui assura qu'elle ne valait pas tant qu'il croyait. Mais le saint pontife, méprisant ces voix injustes, se dirigea droit au logis de Geneviève, qu'il salua si humblement que chacun en demeura saisi de surprise. *Après avoir fait sa prière*, il montra à ceux qui dédaignaient Geneviève le sol de la chambre de la jeune fille, tout humide des larmes qu'elle versait dans ses pieuses effusions, et, s'asseyant près d'elle, il raconta aux assistans le commencement de la vie de Geneviève, et ce qui s'était passé jadis à Nanterre. Il partit ensuite, et Geneviève et lui ne se revirent plus; mais Germain garda toujours à la vierge une affection de père, et son nom, son ombre, pour ainsi dire, sauva les jours de Geneviève dans une circonstance critique de la vie de cette illustre fille.

Les calamités de l'empire romain et surtout de la Gaule étaient arrivées à leur comble; une invasion plus terrible que toutes celles que le sol gaulois avait subies menaçait de le changer en désert. Les Huns, que leur hideux aspect et leur férocité inouïe rendaient un objet d'horreur, même pour les autres barbares, avaient en peu d'années subjugué tous les peuples des immenses régions situées entre le Wolga et le Rhin, et, conduits par leur



chef, ce fameux Attila qui semblait le génie incarné de la barbarie et de la destruction, ils se précipitaient par masses énormes sur la Gaule avec tous leurs sujets et leurs tributaires. Attila, disait-on, voulait faire de la Gaule et de l'Europe une vaste solitude pareille aux steppes de la Scythie; une terreur inexprimable s'était emparée des malheureuses cités gauloises. Les Parisiens, croyant déjà voir Attila aux bords de la Seine, s'apprétaient à fuir avec tout ce qu'ils pourraient emporter de leurs biens, dans des villes mieux fortifiées et moins exposées aux premières fureurs des Huns; mais Geneviève, comme si elle eût eu le pressentiment des glorieuses destinées réservées à la grande cité, et n'eût pas voulu que la future capitale de la civilisation s'abandonnât devant les barbares, Geneviève sortit de sa retraite, et, rassemblant autour d'elle les femmes de la ville, elle les conjura *de ne pas abandonner la cité où elles avaient été engendrées et nourries, mais plutôt de se fortifier contre la fureur du glaive par la prière, le jeûne et les pieuses veilles, à l'exemple de Judith et d'Esther, afin de détourner le fléau levé sur leurs têtes.*

Les femmes de Paris, entraînées par l'autorité de cette voix imposante, remplirent en foule le baptistère, tantôt faisant retentir les voûtes du lieu saint de leurs plaintes et de leurs lamentables psalmodies, tantôt prêchant et suppliant leurs maris de ne point emporter leurs biens hors de Paris, parce que Geneviève avait annoncé que les places qu'ils estimaient les plus fortes et les plus sûres seraient livrées à la colère dévastatrice des nations, tandis que Paris ne serait point souillé par la main de l'ennemi, mais sauvé par la protection du Christ. Les citoyens de Paris, loin de céder, ainsi que leurs femmes, à l'ascendant de Geneviève, se soulevèrent contre elle, disant qu'une fausse prophétesse était apparue de leurs jours, et les voulait pousser à leur ruine en les empêchant de se mettre en sûreté.

Ils s'excitèrent les uns les autres; la frayeur rend les hommes cruels, et leur colère s'emporta jusqu'aux plus violents desseins: ils délibérèrent bientôt, non plus s'ils feraient mourir Geneviève, mais du genre de mort qu'ils lui feraient subir, et débattirent s'il fallait lapider la vierge ou la noyer dans le fleuve. La perte de Geneviève était assurée, lorsque survint au milieu de cette foule furieuse un certain archidiaque qui arrivait d'Auxerre, où il avait entendu l'évêque Germain *porter de la vierge un magnifique témoignage.* Lorsqu'il sut le projet des citoyens attroupés dans les rues et dans les carrefours, il s'élança parmi eux tout saisi d'effroi.

« O citoyens, s'écria-t-il, gardez-vous de commettre un tel forfait, celle que vous voulez mettre à mort a été choisie de Dieu dès le sein de mère, comme l'a attesté Germain, notre évêque, et voici que je lui apporte les *eulogies* de la part de Germain mourant.

C'était une dernière preuve d'estime et de tendresse que le vénérable vieillard adressait à Geneviève: les évêques et les autres saints personnages avaient coutume de s'envoyer les uns aux autres du pain consacré ou d'autres objets bénis, en signe d'alliance et de fraternité, et c'était ce qu'on nommait les *eulogies*, terme qui s'appliquait également au pain béni distribué aux fidèles pendant l'office, ou même à l'hostie du sacrement de l'eucharistie.

L'intervention du grand nom de Germain fut toute puissante: les citoyens, rentrant en eux-mêmes, renoncèrent à leurs pernicieux complots, et, passant avec la mobilité populaire de la colère à la confiance, ils suivirent l'avis de Geneviève. Ils n'eurent pas à s'en repentir: l'événement donna raison à la vierge de Nanterre; non seulement les Huns ne sacagèrent point la ville de Paris, mais ils n'approchèrent pas de ses murs. Attila s'étant dirigé vers la Loire, tous les bar-



bares, déjà établis en Gaule, s'étaient réunis aux Gaulois et au général romain Aëtius, contre cet ennemi commun, et Attila ayant réculé jusqu'à la Marne, les deux innombrables armées se livrèrent, dans les champs Catalauniques (les plaines de Châlons), la plus sanglante bataille dont l'histoire ait peut-être conservé le souvenir. La défaite des Huns sauva l'Europe de leur effroyable domination.

L'accomplissement des promesses de Geneviève avait complètement changé à son égard les dispositions des Parisiens; et le reste de sa vie, qui se prolongea durant encore un demi-siècle (Geneviève n'avait encore qu'environ trente ans), la vénération populaire ne cessa de l'environner et ne connut plus de bornes. On se racontait avec étonnement toutes les circonstances de sa vie, et ses longues retraites annuelles, de l'Épiphanie au jour de la Cène du Seigneur (le jeudi-saint), durant lesquelles, enfermée dans sa cellule, elle vivait seule avec Dieu, et son jeûne perpétuel, qu'elle ne rompait que deux fois par semaine avec du pain d'orge et de la purée de fèves, à quoi elle ajouta seulement plus tard un peu de poisson et de lait, pour céder aux instances des évêques. Nous citons, d'après l'auteur de la légende et sans nous rendre caution de son témoignage, un fait qui, s'il était certain, nous paraîtrait plutôt un étrange phénomène qu'un exemple de vertu à admirer et à imiter. Ce dont on ne peut douter, du moins, c'est que l'état d'exaltation et de fièvre morale qui animait toujours Geneviève ne la rendit presque insensible aux besoins de la nature: elle ne vivait, pour ainsi dire, que par l'âme.

Toutes les fois que Geneviève regardait le ciel, elle pleurait de tendresse et de désir de la vie éternelle, car elle avait dans le cœur cette source abondante de larmes commune à tous les extatiques, à l'illustre Jeanne d'Arc, et à sainte Thérèse, comme à la vierge de Nanterre; et

le peuple disait alors qu'elle voyait les cieux ouverts et Jésus-Christ assis à la droite de son père, à cause qu'il est écrit: *Heureux ceux d'un cœur pur, parce qu'ils verront Dieu!* et que nul n'avait le cœur plus pur qu'elle.

Pour peu qu'on soit familiarisé, par l'étude de l'histoire, avec les mœurs et les idées des temps passés, on ne s'étonne pas que la tradition ait accumulé les miracles autour de cette créature si noble et si imposante, et l'on ne poursuit pas légèrement nos vieux chroniqueurs de la banale accusation d'imposture dont on a tant abusé au siècle dernier. Assurément, l'auteur primitif de la légende de sainte Geneviève avait une foi sincère à tous les prodiges qu'il rapporte.

Geneviève, raconte-t-il, avait en grand honneur la mémoire de saint Denis, l'apôtre de Paris, et souhaitait fort qu'on élevât une église au lieu terrible et auguste où ce saint et ses compagnons avaient souffert le martyre et reçu la sépulture: elle invita donc les prêtres de la ville à réunir leurs facultés pour commencer l'œuvre; mais voici que la chaux manque pour bâtir. Alors, Geneviève dit aux prêtres: «*Que votre sainteté veuille bien sortir, je vous prie; allez par le pont de la Cité et rapportez-moi ce que vous entendrez.*»

Et les prêtres allèrent, attendant s'ils ouïraient quelque chose de conforme à la volonté de la vierge sainte, et ils entendirent deux gardeurs de pourceaux qui se disaient l'un à l'autre: «*En suivant les traces d'un de mes porcs, j'ai découvert, en un lieu désert, un four à chaux d'une merveilleuse grandeur. — Et moi, j'ai trouvé dans un bois un arbre déraciné par le vent, et sous ses racines un autre four à chaux.*»

Alors, saisis d'une grande joie, rendant gloire à Dieu et à Geneviève, ils retournèrent vers la vierge, qui, sans s'enorgueillir aucunement, passa la nuit en larmes et en prières pour demander à Dieu les moyens de mener à bien l'en-



treprise. Tous les citoyens de Paris, entraînés par l'ascendant de Geneviève, lui prêtèrent assistance, et l'église s'éleva bientôt sur ses fondemens. Pendant qu'on la construisait, un jour la boisson manqua aux charpentiers (car l'édifice était en bois, comme la plupart des églises primitives de la Gaule); il faisait chaud, la ville était loin, et ces pauvres gens souffraient de la soif. Geneviève, qui assistait aux travaux, se mit en oraison, puis, faisant le signe de la croix sur une coupe, elle la tendit aux artisans, qui virent avec étonnement le vase rempli de vin, et dès lors, jusqu'au parachèvement de l'édifice, la coupe ne tarit plus.

Si l'on prenait à la lettre les récits du biographe, on croirait que les plus simples circonstances de la vie de la sainte fille étaient entourées de merveilles: sa lampe dans sa cellule s'allumait d'elle-même; le cierge qu'on portait devant elle le samedi soir, lorsqu'elle s'en allait à la nouvelle église passer en prières la nuit qui précède le jour du Seigneur, ce cierge, éteint par la pluie ou le vent, se rallumait au simple contact de sa main, et, partagé en minimes fractions entre des infirmes, leur rendait la santé à tous. Un jour, une femme ayant volé la chaussure de la sainte fut frappée de cécité; s'étant fait conduire aux pieds de Geneviève, pour implorer son pardon, elle recouvra la vue aussitôt.

A cette époque, la vie monastique en Occident n'était ni régularisée, ni cloîtrée: les femmes vouées au célibat et à la contemplation ne se condamnaient point à un esclavage absolu, et, croyant à la nécessité d'une foi active, ne renonçaient point à toute intervention dans les affaires de ce monde. La légende nous montre, à plusieurs reprises, Geneviève voyageant dans l'intérieur de la Gaule, sans doute dans l'intérêt de la foi, ou pour visiter les plus vénérables personnages entre les évêques, et partout, comme à Paris, suivant le naïf écrivain,

les miracles se succédaient incessamment. Ainsi, aux portes de Lyon, elle guérit une paralytique que le peuple, sorti au devant d'elle, lui avait amenée; à Meaux, son exemple entraîne une jeune fiancée à renoncer au mariage et à se mettre sous sa direction: l'amant, désespéré, poursuit celle qui l'abandonne; mais les portes de l'église se ferment d'elles-mêmes pour protéger et Geneviève et la jeune vierge. Elle guérit en divers endroits douze possédés (on sait qu'en général, dans les anciens temps, on attribuait au démon les convulsions violentes qu'éprouvent les épileptiques), et rendit la vie à un enfant tombé dans un puits, et repêché au bout de trois heures: *elle pria et gémit sur le corps de l'enfant, jusqu'à ce que la mort eût lâché sa proie.*

Là renommée de Geneviève s'était étendue jusqu'en Orient. Le fameux solitaire Siméon Stylite, qui vécut près de quarante années sur le haut d'une colonne auprès d'Antioche, et dont l'existence rappelle celle des pénitens de l'Inde, s'informait soigneusement de la sainte gauloise auprès des voyageurs, et se recommandait à ses prières. Les Franks eux-mêmes, qui, tantôt alliés, tantôt ennemis des gouverneurs romains, recommençaient souvent leurs ravages dans le nord de la Gaule; les Franks, tout païens qu'ils fussent, éprouvaient une sorte de crainte respectueuse pour la vierge chrétienne, qu'ils prenaient sans doute pour une espèce de fée ou d'elfe, dans le genre de leurs prophétesses germaniques, et le biographe prétend que le chef frank Hilderik, père du conquérant Chlovis, étant entré une fois dans Paris pendant le cours de ses luttes avec les gouverneurs romains, et voulant faire couper la tête à plusieurs prisonniers, ordonna de fermer les portes de la ville, de peur que Geneviève ne vint de Saint-Denis lui enlever ses captifs; mais Geneviève, accourant aussitôt, ouvrit la porte sans clef, à la grande admiration



du peuple, et arracha au roi la grâce des prisonniers.

Même à part le fait de *la porte ouverte sans clef*, l'anecdote serait belle encore et glorieuse pour Geneviève, qui usait si dignement de son influence. Un autre épisode des guerres des Franks montre également la vierge de Nanterre déployant la charité la plus active, en travaillant à soulager les maux de ses concitoyens, par d'autres moyens que par ses prières. Les Franks ayant fort long-temps tenu Paris bloqué, et désolé tous ses environs, la disette devint si cruelle que plusieurs citoyens moururent de faim. Geneviève, touchée de leurs misères, monta en bateau pour leur aller chercher quelque part des victuailles, et se dirigea en amont de la Seine, du côté de la Champagne. Son voyage, selon la légende, fut encore signalé par un incident extraordinaire : au bord de la Seine avait crû un grand arbre, dont les rameaux cachés en partie sous l'eau étaient déjà devenus funestes à beaucoup de barques et les avaient fait chavirer. Lorsqu'on approcha de ce lieu, Geneviève, pressentant le danger, avertit ses compagnons d'amarrer avant d'arriver à ce passage dangereux, et d'aller couper l'arbre à coups de hache. Dès les premiers coups, *l'arbre fut arraché de ses racines par la force des prières de Geneviève*, et les bateliers virent sortir avec effroi d'entre les branchages deux serpents d'une énorme grandeur, dont les écailles brillaient de toutes couleurs, et dont l'odeur suffoquante poursuivit long-temps Geneviève et ses compagnons. C'étaient sans doute les mauvais esprits qui avaient pris possession de l'arbre pour tendre des pièges aux nautonniers.

Le voyage s'acheva sans accident : Geneviève gagna d'abord Arcis-sur-Aube, puis Troyes, et revint bientôt à Paris, suivie d'un convoi de vivres qui y ramena l'abondance. Les populations s'étaient empressées de mettre une partie de

leurs ressources à la disposition de la sainte, qui mérita véritablement par son heureuse intervention le titre de patronne de Paris.

Geneviève mourut, pleine de jours et de vertus, tout à la fin du cinquième siècle, à l'âge de quatre-vingts ans. Le roi Chlovis commença de bâtir en son honneur, sur le mont Lucotetius, une église terminée, après la mort du conquérant, par sa veuve Clothilde, qui avait connu et aimé la vénérable vierge. Le mont Lucotetius, alors situé hors de Paris, prit le nom de Montagne-Sainte-Geneviève; mais, dédiée d'abord sous l'invocation de saint Pierre et saint Paul, l'église ne porta le nom de la sainte que lorsqu'on la réédifia, après qu'elle eût été détruite au neuvième siècle, durant les incursions des Normands. L'église Sainte-Geneviève n'existe plus : il n'en reste qu'une assez belle tour gothique, dépendant aujourd'hui du collège de Henri IV. Au dix-huitième siècle, un autre édifice plus vaste et plus imposant avait été commencé par l'architecte Soufflot, en l'honneur de l'antique patronne de Paris : la révolution a changé sa destination, et l'a consacré à la mémoire des grands hommes dont s'honore la France : Geneviève du moins ne perdra pas la place que lui a assignée, entre ces illustres personnages, le pinceau d'un homme de génie (1) dont les arts regrettent encore la récente et déplorable fin.

HENRY MARTIN.

(1) M. Gros.



## Le Bouquet

SOUS LA CROIX.

---

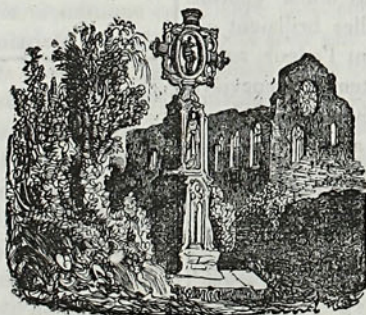
D'où vient-il ce bouquet oublié sur la pierre ?  
Dans l'ombre, humide encor de rosée, ou de pleurs,  
Ce soir, est-il tombé des mains de la prière ?  
Un enfant du village a-t-il perdu ces fleurs ?

Ce soir, fut-il laissé par quelque âme pensive  
Sous la croix où s'arrête un pauvre voyageur ?  
Est-ce d'un fils errant la mémoire naïve  
Qui d'une pâle rose y cacha la blancheur ?

De nos mères partout nous suit l'ombre légère ;  
Partout l'amitié prie et rêve à l'amitié ;  
Le pèlerin souffrant sur la route étrangère  
Offre à Dieu ce symbole et croit en sa pitié !

Et moi j'ai rafraîchi les pieds de la madone  
De lilas blancs, si chers à mon destin rêveur ;  
Et la vierge sait bien pour qui je les lui donne.  
Elle entend la pensée au fond de notre cœur !

M<sup>me</sup> DESBORDES-VALMORE.



Ayuntamiento de Madrid



# Revue des Théâtres.

## ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

*La Fille du Danube*, ballet-pantomime en deux actes, par M. Taglioni, musique de M. Adam, décors de MM. Cicéri, Dicters, Feuchère, Desplechin et Séchan.

J'ai bien des choses cette fois à vous raconter, mesdemoiselles ; l'automne est la saison des spectacles, et nos grands théâtres se hâtent de renouveler leur répertoire. Je vais donc vous mettre au courant et commencer par l'Opéra.

Ce n'est pas chose facile que de comprendre un ballet ! pour mon compte, je voudrais que le chorégraphe ne choisit que des fables connues et que le musicien aidât encore notre intelligence en ne choisissant que des airs connus.

Au premier acte, Fleur-des-Champs, près d'un fleuve qui roule ses eaux bleues, est aux genoux d'un vieillard à barbe limonneuse. *Cela veut dire* que ce vieillard est le Danube, qu'il est le père de la jeune fille et l'a déposée sur la terre où Fleur-des-Champs a été trouvée près de ces touffes de petites fleurs bleues que vous connaissez ; à preuve que Fleur-des-Champs porte à son côté un bouquet de *Ne m'oubliez pas*. Le vieillard redescend dans son empire. Rudolph, écuyer du baron de Willibald, arrive, danse avec Fleur-des-Champs, *cela veut dire* qu'ils s'aiment, et comme apparemment ils sont fatigués, ils s'endorment. Pendant leur sommeil, des femmes, ayant des bas de soie couleur de chair, *cela veut dire* que ce sont des nymphes du Danube, viennent passer un anneau au doigt de Fleur-des-Champs et au doigt de Rudolph, *cela veut dire* qu'ils sont mariés. Alors les nymphes s'éloignent. Arrive une femme qui menace Rudolph du poing. *Cela veut dire* que cette femme est la mère

adoptive de Fleur-des-Champs ; Rudolph effrayé se sauve. Deux hérauts d'armes se présentent, sonnant de la trompette, *cela veut dire* que le baron de Willibald, ayant vu mourir l'une après l'autre les trois nobles femmes qu'avait eues son frère aîné, ne veut épouser qu'une paysanne, afin de n'être point veuf à son tour. Les paysannes sont donc toutes convoquées au château pour que le seigneur puisse choisir. Fleur-des-Champs promet à Rudolph au désespoir qu'elle dansera lourdement, gauchement.... Mais comment pourrait-elle tenir sa promesse ? Fleur-des-Champs, c'est M<sup>lle</sup> Taglioni ! Vous avez vu représentés des anges qui volent en descendant des cieux vers la terre ? eh bien ! vous avez une idée de sa danse grave, douce et calme. Fleur-des-Champs se mêle parmi ses compagnes ; le baron, comme vous le pensez bien, la choisit pour sa femme, et de désespoir elle s'élance dans le Danube en jetant à Rudolph le bouquet de *Ne m'oubliez pas*. Rudolph le ramasse et devient fou.

Au deuxième acte, le baron de Willibald, qui au fond est un bon homme, présente à son écuyer une jeune fille couverte d'un voile ; en effet, Rudolph croit que c'est Fleur-des-Champs et sa raison revient ; mais quand, arrachant le voile, il découvre son erreur, il devient encore plus fou, et se jette aussi dans le Danube. Alors nous voyons une grotte au fond des eaux. Le Danube a juré par le Styx qu'il ne rendra Fleur-des-Champs à Rudolph que s'il la reconnaît parmi toutes les nymphes : elles dansent, et bien qu'elles soient toutes voilées, Rudolph devine Fleur-des-Champs, et le Danube les renvoie sur la terre pour y être heureux.... comme le poisson dans l'eau.

Comment dire des décorations magnifiques, des pas élégamment dessinés, des costumes gracieux et frais ? j'ai remarqué une danse très-folle et très-gaie qui termine ordinairement les noces et les bals de famille : c'est la ronde rond-



*chat* ou le *grand-père*, que vous avez sans doute dansée.

Un ballet n'est ordinairement que le spectacle des yeux, mais il offre un double attrait quand la musique est de M. Adolphe Adam. Cette partition est vive, brillante et gracieuse, et ce ballet avait tout le charme d'un opéra tant on l'écoutait avec plaisir.

# THÉÂTRE FRANÇAIS.

*Marie, ou Trois Époques*, comédie en trois actes et en prose, par M<sup>me</sup> Ancelot.

Ces trois époques renferment trois sortes de dévouement, et *Marie* est un type qui personnifie notre sexe. Heureusement toutes les femmes ne sont pas appelées à de si dures épreuves; mais comptez-y toujours, mesdemoiselles; soyez-y préparées, car telle est votre destinée sur la terre, et ne vous en plaignez pas.... la récompense sera proportionnée au sacrifice.

Nous sommes en 1818, rue de Rivoli, chez le comte de Sivry, général de l'empire, qui depuis trois ans, forcé de suspendre son épée, a jeté son activité dans l'industrie. Il a promis Marie, sa fille, âgée de dix-sept ans, à Charles d'Arbel. C'est la fête de Marie; Charles lui apporte une fleur qu'elle place à son côté. Ce jour est un jour doublement heureux! il doit décider celui de leur mariage; mais Charles tremble encore, car il est pauvre et Marie est riche! « Vous vous trompez peut-être, dit-elle, en s'approchant d'un secrétaire. Voyez! tous ces papiers, ce sont des chiffres, et mon père est triste. Ah! s'écrie-t-elle avec effroi, en laissant retomber le couvercle d'une boîte, ce sont des pistolets... J'en ai eu peur! » Charles et Marie avaient repris leurs projets de bonheur, lorsque le jeune Melcourt, ami de Charles, arrive mandé par le général qui

rentre triste, soucieux, et lui avoue que de fâcheuses affaires le mettent à la merci de M. Forestier, riche capitaliste. Melcourt promet de l'amener chez le général, qui resté seul avec sa fille, lui parle de la gloire qu'il a perdue; l'honneur lui reste, et s'il le perdait!... il prononce le mot sacrifice.... Mais Marie ne comprend que deux choses: la ruine de son père et la joie d'épouser celui qu'elle aime. Ils iront habiter la campagne; entre Charles et son père, elle sera trop heureuse!... M. de Sivry ne peut déchirer le cœur de sa fille en lui expliquant le sacrifice qu'il voulait exiger d'elle. « Le jour de ta naissance fut le jour de la mort de ta mère, mon enfant, lui dit-il, je l'ai choisi pour te remettre ce papier qu'elle t'a destiné, et dont j'ignore le contenu. » Puis il s'éloigne, en proie à un sombre désespoir. Dans ses derniers adieux, la mère de Marie lui recommande le bonheur de son père, et la bénira du haut du ciel où elle va prier pour tous deux. La jeune fille était encore émue de cette lecture, lorsqu'arrive M. Forestier. C'est un homme de quarante ans, qui a passé la moitié de sa vie à gagner de l'argent dans les affaires, et veut maintenant gagner de la considération en entrant dans une noble famille. M. de Sivry ne peut lui payer trois cent mille francs et il lui a écrit le matin « : Donnez-moi votre fille et nous serons quittes. » M. Forestier aime Marie, et la croyant prévenue de sa demande, il lui parle de ses soixante mille livres de rente, du bonheur d'avoir une voiture, une loge aux Italiens, lui explique la position de son père qui est deshonoré s'il lui retire ses fonds; puis il n'insiste plus, quand elle lui avoue qu'elle aime un jeune homme à qui elle est promise... Mais Marie se rappelle le mot sacrifice prononcé par son père...; en l'embrassant il a versé une larme brûlante qu'elle sent encore sur son front..... Sa mère mourante lui recommande de rendre à son père le bonheur qu'elle en a reçu... Le cœur de



Marie combattait encore entre son père et son amant, lorsque le domestique du général vient chercher les papiers déposés dans le secrétaire ; il allait prendre aussi la boîte aux pistolets... Marie effrayée l'en empêche. Elle a tout compris. Son père veut éviter le déshonneur pour lui et le désespoir pour elle ! « O ma mère ! s'écrie Marie, tu le vois, je n'hésite pas !... » Et se tournant vers M. Forestier : « Allez trouver mon père, monsieur, dites-lui que vous le remerciez de vous donner la main de sa fille. » Au moment où, devant sa cousine, la comtesse d'Horbigny, et M. de Melcourt, Marie dit : « C'est volontairement que j'épouse M. Forestier, » Charles entrain... Marie, qui l'aperçoit, arrache la fleur qu'elle avait reçue de lui, et se jette dans les bras de son père.

Nous sommes en 1826, dans le riche salon de M. Forestier. Marie est mère d'une jolie petite fille ; le général, riche et considéré, vit dans une terre que son gendre a achetée non loin de Paris ; Charles d'Arbel a voyagé depuis le mariage de Marie. A son retour, un héritage l'a mis en relation avec M. Forestier qui l'aime, parce qu'ayant de la fortune, de la considération, il lui faut maintenant des amis, et il le charge de veiller à ses intérêts pendant un voyage qu'il va faire à Bordeaux. M. Forestier est heureux, sa femme va au bal ; elle est élégante et parée de ses diamans. « Enfin, lui dit-il, depuis trois mois vous me faites honneur ! j'ai le plaisir de vous voir mise comme une femme qui a cent mille livres de rente, et ce soir on annoncera : madame la *baronne* Forestier ! J'ai demandé ce titre ; c'est une surprise que je voulais vous faire. » Mais si Marie s'est lancée dans les fêtes du monde, c'est depuis le retour de Charles, pour éviter sa présence, pour éteindre son souvenir. Charles la méprise, elle le sait, et doit lui laisser son erreur ; c'est M. Forestier, dans son amitié pour Charles, qui lui apprend que M<sup>lle</sup> de Sivry s'est dévouée pour sauver la vie de

son père. Les soins de son départ réclament M. Forestier, et Marie, malgré elle, se trouve seule avec Charles. Il lui rappelle leurs sermens ; il peint avec passion ses longues et cruelles souffrances ; elle est émue, car elle aussi a bien souffert ! En ce moment on vient lui avouer que son mari aime une autre femme. Alors sa tête s'égare... ses huit années de vertus sont dédaignées par son mari ; elle ne peut faire son bonheur, elle fera au moins celui de Charles ; mais elle ne veut tromper personne ; et se condamne au mépris du monde... elle va tout dire à son mari... Il vient lui faire ses adieux. « Vo tre père qui vous bénit, je le verrai demain. — Mon père ! dit Marie, se parlant à elle-même, ah ! quand il saura ! — Votre fille, en mon absence, vous l'aimerez pour deux. — Pauvre enfant ! que va-t-elle devenir ? — Mais... une jeune fille recherchée des plus grands partis, sa richesse, la probité de son père, les vertus de sa mère... — Oh ! mon Dieu ! — Pardonnez-moi, Marie, affligé de ne pas vous plaire, j'ai été entraîné dans des torts... — Monsieur... » Marie apprend que son père, qui s'ennuyait d'être inutile, vient d'obtenir un commandement. « Oui, dit M. Forestier, j'ai fait valoir sa bravoure dans la guerre, sa probité dans la paix... c'est une surprise que je vous réservais demain après mon départ. — Vous faites le bonheur de mon père !... — Ne pourrai-je donc faire le vôtre ? — Si, accordez-moi ce que je vous demanderai. » Et quand la comtesse d'Horbigny et Melcourt viennent chercher Marie pour la conduire au bal... « Monsieur Forestier, dit-elle en lui tendant la main, je pars avec vous ! »

Nous sommes en 1834, dans le même appartement qu'en 1818 ; le général de Sivry est mort, M<sup>me</sup> la baronne Forestier est veuve depuis un an. Elle a passé ce temps dans la solitude, à s'occuper de l'éducation de sa fille, âgée de seize ans, et par respect pour les convenances, tant qu'a duré son deuil, elle n'a pas voulu



recevoir Charles d'Arbel ; mais le jour même la consigne a été levée , Charles est venu de bon matin , et s'est retrouvé dans l'appartement que Marie occupait étant jeune fille. « Si j'ai eu besoin de courage le jour de mon départ , dit Marie à M. de Melcourt , bientôt mes devoirs sont devenus faciles : j'emportais l'estime de Charles , ma fille occupa mes loisirs , mon mari fut heureux , et maintenant l'amitié de Charles me reste , et je vais être heureuse à mon tour ! Voyez ce secrétaire , c'est ici que j'écrivis à Charles le jour où je l'abandonnai pour conserver mon père. Cette lettre , je n'ai pu la lui remettre , la voilà ! Celles-ci , de ma Cécile , sont datées de Baden. — Oui , reprend Melcourt , lorsque votre mari fut atteint d'une maladie contagieuse qui vous effraya pour votre fille que vous confiâtes à votre cousine , M<sup>me</sup> d'Horbigny. » M<sup>me</sup> d'Horbigny vient prévenir Marie qu'aux eaux de Baden Charles d'Arbel ne la quittait pas. « Nous parlions de toi , ma chère , de l'amour de ton mari , de ton dévouement pour lui ; près de moi la mélancolie de Charles fit place à la gaieté. Un jour il allait me confier un secret d'où , disait-il , dépendait sa vie... Ce jour nous apprîmes que tu étais libre... et il ne me dit rien. » Marie , effrayée d'abord , se rassure un peu. Cécile accourt demander pour qui les beaux cadeaux de noces que l'on vient d'apporter. En apprenant que sa mère est la mariée : « Eh bien ! nous serons deux à vous aimer , dit-elle. — Je veux penser aussi à ton mariage , Cécile. » Cécile paraît troublée. « J'éclairerai ta raison , sans commander à ton cœur. Je ne pense pas , moi , qu'il faille interdire tout examen et toute réflexion à une jeune fille et la jeter ensuite dans le monde , ignorante des devoirs et des dangers qui l'attendent. Non ! il ne faut pas même qu'elle croie que le bonheur récompense toujours la vertu ; mais il faut qu'elle sache que les sacrifices qu'on lui fait laissent de douces impressions à l'âme , et que la situation des

femmes est telle que le dévouement est une des lois de leur destinée , comme fille , comme femme , comme mère. Pourtant , et c'est là qu'est ma joie , chère enfant ! tout me fait espérer que tu seras une belle exception : tu choisiras toi-même. — Quoi ! maman , si quelqu'un me plaisait ? — Mais tu ne connais personne ? il n'est pas venu de jeunes gens à la maison depuis une année ! — Vous oubliez , ma belle maman , que l'année dernière j'ai passé deux mois aux eaux de Baden , où m'avait menée notre cousine , M<sup>me</sup> d'Horbigny. » Marie ne songe plus à Charles , à sa toilette , au notaire qui l'attend ; sa fille , le secret que paraît renfermer son cœur , l'occupent tout entière...

Ce secret , le voilà , mesdemoiselles : Cécile ressemblait tant à Marie , que Charles d'Arbel a aimé Cécile , et elle a aimé Charles d'Arbel. Bientôt la pauvre enfant apprend qu'il épouse sa mère , elle est prête à s'évanouir. Charles souffre et se tait. Mais à la vue de sa fille pâle et désolée , Marie s'inquiète.... Elle découvre que Cécile connaissait Charles.... Plus de doute ! Alors son cœur se révolte contre le sort qui la poursuit sans pitié. Pour dernière épreuve , elle ordonne à Cécile de lire cette lettre qu'elle écrivit à Charles. Cécile lit avec émotion ; puis voyant les larmes de sa fille , Marie se dit : « Ah ! comme elle souffrirait ! si jeune ! ma Cécile qui devait être si heureuse ! » Puis , quand Cécile a fini de lire , la soutenant dans ses bras , Marie se rappelle toutes ses félicités de mère , et elle bénit encore son sort... « Mais la vie de ma fille serait donc aussi affreuse que la mienne ? mais son bonheur , j'en dois compte au ciel !.. à elle-même.... à moi , qui suis sa mère... sa mère !.. » Elle pousse sa fille vers Charles. « Vous ne me quitterez jamais ! » Charles et Cécile veulent tomber à ses pieds ; elle les arrête , embrasse sa fille , et se tournant vers Melcourt et M<sup>me</sup> d'Horbigny : « Elle sera heureuse ! — Ah ! dit Melcourt , toujours des sacrifices , où sera donc la ré-



compense ? « Marie, radieuse, mettant la main sur son cœur : « Là !... » puis levant la main vers le ciel : « Et là !... »

Absorbée par l'intérêt qu'inspire Marie, je ne vous ai point parlé des autres personnages ; je viens m'acquitter envers eux : Melcourt, méchant et frondeur, parce qu'il a connu une femme égoïste et coquette, redevient bon et aimable en voyant les vertus de Marie ; une jeune fille, qui par ambition refuse un parti convenable, reste fille et vit dans la dépendance ; M<sup>me</sup> d'Horbigny, la coquette dont Melcourt a eu à se plaindre, devient ridicule, et se meurt d'ennui en courant après les plaisirs ; Charles n'est qu'un homme... ; mais Marie est le modèle de toutes les femmes !... aussi toutes voudront-elles aller la voir !

Marie fait honneur à l'ame et au talent de M<sup>me</sup> Ancelot, car cette pièce est à la fois une belle œuvre et une bonne action.

Grand et brillant succès.

M. F. de P.

### Economie Domestique.

#### MANIÈRE DE NETTOYER TOUTES LES ÉTOFFES DE SOIE.

##### *Pour une robe :*

5 onces de savon noir.

4 onces de miel.

Demi-litre d'eau-de-vie.

On laisse fondre le tout ensemble, douze heures, dans une cuvette. Pendant ce temps, on découd la robe, on étend chaque morceau, l'un après l'autre, sur une table bien propre ; on trempe dans le mélange une brosse à habits, ni trop dure, ni trop molle, et on brosse chaque morceau dans le sens de l'étoffe, surtout

si c'est du satin. On a, dans trois grands vases, trois seaux d'eau bien fraîche, un de rivière, et deux de puits. On plonge, à mesure qu'il est brosse, en ayant bien soin de le tenir déployé, chaque morceau dans l'eau de rivière ; on le retire sans le tordre, puis on le plonge dans chacun des seaux d'eau de puits, et on le suspend sur une corde de crin. Quand le morceau d'étoffe ne dégoutte plus, on le repasse aussitôt à l'envers, et on le plie sur une demi-aune de long, en appuyant le fer sur ce pli, afin de donner à l'étoffe l'air du neuf. Il serait bon pour cette opération d'être deux : la personne qui frotte les morceaux de la robe, et celle qui les plonge dans les trois seaux d'eau, les suspend sur la corde et les repasse dès qu'ils n'égoûtent plus.

Pour les rubans de satin ou de gros de Naples, il faut les étendre sur une nappe et les repasser aussitôt. Les mouchoirs-foulards peuvent être lavés ensuite dans le seau d'eau de rivière qui aura gardé tout le mélange.

### Correspondance.

Devine d'où je viens ?... Mais j'aurais beau te le donner en cent et en mille, tu ne le devinerais jamais, et d'ailleurs je brûle de te l'apprendre, je viens... de Jérusalem ! Quand j'y suis arrivée, il était nuit ; bientôt le ciel se couvrit d'étoiles brillantes, la lune éclaira le temple de Salomon, j'aperçus des places immenses ; d'élégans portiques et de hautes colonnes projetaient leurs gigantesques ombres ; alors la ville immortelle s'illumina de feux de joie, la maison de Dieu apparut éclairée par les feux sacrés de ses galeries, puis, envoyé du ciel, un nuage lumineux darda ses rayons qui vinrent éclairer la cérémonie de la translation de l'Arche d'alliance que le roi Salomon faisait ap-



porter du mont Sion, ou David, son père, l'avait déposée. Tout Israël, à genoux ou les bras élevés par la prière, entourait l'arche sainte, conduite par les patriarches de Jérusalem et portée dans le sanctuaire.... C'était l'inauguration du temple de Salomon.

Ce qui veut dire que je viens du Diorama, où j'ai vu le beau tableau de M. Daguerre. Ce peintre célèbre découvre tous les ans quelque secret nouveau sur la décomposition de la lumière. Ainsi tout est peint sur la même toile. La lumière qui éclaire le tableau est seule mobile : le système de cette peinture, inventé par M. Daguerre, est basé sur la différence qu'éprouvent les couleurs lorsque la lumière qui les éclaire est transmise par réflexion ou réfraction, et que cette lumière elle-même est diversement colorée.

Que je te plains, ma chère amie, de ne pas connaître ces belles choses!.. mais tu sais qu'elles existent et tu peux du moins en parler avec les personnes qui les ont vues.

J'ai de beaux projets pour utiliser le sombre hiver qui nous approche; ils m'ont été suggérés dans une visite que j'ai faite avec maman chez M. Morin; j'ai été si étonnée, si émerveillée de sa méthode pour développer l'intelligence de ses nombreux élèves, qu'il m'est venu le désir de l'essayer à mon tour.

Pour la lecture, M. Morin a fait composer autant de tableaux qu'il y a de jours dans un mois. Chaque jour a donc son tableau : le premier, que les enfans épellent, se compose de mots formés de deux syllabes, le deuxième de trois syllabes, etc., les difficultés, augmentant progressivement, sont aisément vaincues. Devant le tableau se forme un demi-cercle composé de leur moniteur, et de neuf élèves qui lisent l'un après l'autre le même mot. Le mois écoulé, les élèves recommencent par le premier tableau, et en apprenant à lire apprennent encore l'orthographe de 4,500 mots. Tu vois que

cette instruction est mutuelle et simultanée.

Pour l'écriture, les modèles sont très-amusans; on les a ornés de jolies gravures qui représentent : *le thermomètre*, alors le modèle d'écriture donne sa description.

*Un paysage: le chien de chasse et le chien enragé*, alors c'est l'histoire du chien en général; *des wagons sur un chemin de fer, le boa, le port de Marseille*, etc. Tu vois qu'en apprenant à écrire, les élèves apprennent encore toutes les choses curieuses de ce monde.

Pour l'orthographe et la rédaction, M. Morin a fait faire par M. Bélèze, son gendre, élève de l'école normale, des livres élémentaires sur toutes les sciences (1). Il a commencé par l'histoire naturelle, et elle le méritait bien, car elle nous fait connaître et admirer la grandeur et la puissance de Dieu! Chaque élève tient donc un chapitre de ce livre, le moniteur lit haut la première phrase et s'arrête au point qui la termine; le premier élève la répète, le second lit la phrase suivante et ainsi jusqu'à la fin du chapitre. Ce chapitre se lit deux fois, ensuite le moniteur, à l'aide du *questionneur* qui est à la fin du livre, interroge alternativement chaque élève sur ce qu'il vient de lire, puis tous vont jouer, et quand ils rentrent dans la salle d'étude, ils font l'analyse de ce chapitre. Il n'y a rien de si intéressant que de juger des différens caractères par les différentes rédactions. Ce jour-là, le sujet était *la vive*. Le jeune Rainquin écrivit : « La vive porte ce nom parce qu'elle vit long-temps encore après être hors de l'eau; » tandis que le prince de Beauveau, bel enfant blond ayant les cheveux coupés comme au moyen-âge, écrivit : « La vive mérite son nom. » Ces élèves ont la plus élégante écriture an-

(1) Les tableaux de lecture, les exemples d'écriture et les livres élémentaires se trouvent chez Cuthbert, rue Croix-des-Petits-Champs, n° 25.



glaise, sans une faute d'orthographe, si jeunes ! huit à onze ans.

Pour la géographie, on a peint sur les murailles de la spacieuse salle d'étude des cartes des différentes parties du monde. Chaque royaume y est d'une couleur différente, et les îles qui dépendent de ces royaumes sont des mêmes couleurs. Je t'assure que les yeux aident beaucoup à la mémoire, les progrès de ces élèves qui s'instruisent en s'amusant en sont la preuve, et j'ai obtenu de maman la permission de réunir quelques petits enfans pauvres pour essayer cette méthode. Toi qui habites le vieux et noble château de tes ancêtres, entouré d'un village entier, tu auras plus d'élèves que moi, et j'en suis presque jalouse ! Voilà ce que je me suis dit : Nous sommes *femmes*, c'est-à-dire *sœurs*, nous pourrions élever nos jeunes frères et sœurs ; quand nous serons *mères*, nous pourrions élever nos enfans, et si nous renonçons à l'honneur d'être *épouses* pour nous consacrer à nos parens, nous aurons au moins pour enfans ceux à qui nous aurons donné la vie de l'intelligence. Mais comme nos pauvres élèves ne seront jamais ni députés ni pairs de France, je te conseille de ne leur apprendre de toutes les sciences que ce qu'il en faut aux hommes pour être heureux. Faisons-en de vrais chrétiens, des fils soumis, de bons maris, de bons pères, surtout des citoyens dévoués à leur pays, et pour cela nous n'avons besoin que d'un seul livre : *le Grand-Père*.

A présent revenons à nos travaux accoutumés.

#### FLEURS EN PAPIER.

##### COQUELICOT.

Achète une demi-feuille de papier *coquelicot* à 1 fr. la feuille.

Il y en a qui ne coûte que 15 cent.

Des cœurs de coquelicots, une douzaine, 50 centimes.

Des boutons, une douzaine, 30 cent.

La grosse de feuilles assorties, 50 centimes

Taille deux modèles sur chacun des nos 1 et 2 de la planche XI, plie un de ces modèles au milieu, tiens-le légèrement entre le pouce et l'index de la main gauche, tandis qu'entre le pouce et l'index de la main droite tu roules la pointe jusqu'au tiers du modèle, puis tu la déroules pour la rouler du côté opposé. Déploie ce modèle, à présent que tu l'as comme crépé, et fais la même opération aux autres modèles.

Prends un cœur de coquelicot, enduis de gomme la pointe d'un des modèles n° 2, colle-la sous ce même cœur, enduis de même la pointe de l'autre modèle n° 2, colle-la en face du modèle déjà collé, enduis la pointe d'un des modèles n° 1, colle-la sous le cœur entre les nos 2, enduis la pointe de l'autre modèle n° 1 et colle-la sous le cœur en face le premier modèle n° 1.

#### TIGES POUR LES FEUILLES.

Prends du fil d'archal n° 1, entoure-le d'une bande de papier n° 1, enduis de gomme l'extrémité de cette tige, et appuie-la fortement au milieu d'une des feuilles. Fais ainsi trois tiges.

Pour monter la branche de coquelicot, prends la fleur, tourne de la ouate autour du fil d'archal, attache-y un bouton de manière à ce qu'il dépasse un peu la fleur, attache les trois tiges de feuilles où tu voudras et couvre la branche d'une bande de papier n° 2. Comme je présume que tu as fait des dahlias, je n'entre pas dans de plus grands détails, car je suis sûre que tu en sais déjà plus que moi.

Enfin parlons broderie, tapisserie. Le n° 3 est un patron de col. Tu feras un simple feston autour du cou, ou bien tu le garniras d'une petite dentelle cousue à plat. Quant au bas du col, tu y fronceras une dentelle, ou un tulle à pois, haut de deux pouces et plissé à plis ronds.



Si tu veux un col plus habillé, tu le feras en crêpe bordé d'un passe-poil de gros de Naples blanc et garni tout autour d'une petite ruche formée de deux petits tulles de soie.

Tu vois que ces cols ne se montent pas sur un fichu, qu'ils se placent sur la robe et s'y attachent avec une broche.

Le n° 4 est un semé pour bonnets de mousseline. Ces bonnets sont plus élégans qu'en tulle; on les orne de rubans de gros de Naples blanc.

Le n° 5 est une corne de mouchoir qui nous convient parfaitement.

Le n° 6 est un dessin de tapisserie pour caba, chaise ou fauteuil : le fond doit être blanc.

Le n° 7 représente les signes qui indiquent les couleurs de ce dessin.

Le n° 8 est un dessin de bretelles que tu exécuteras, bien entendu, en soie sur du canevas de soie; en l'exécutant en laine, sur du canevas de fil, tu aurais de jolis cordons de sonnette. On les termine maintenant par un gros gland en guise de poignée.

Le n° 9 représente les signes qui indiquent les couleurs de ce dessin.

J'aurais bien encore d'autres choses à t'apprendre, mais je t'entends d'ici me crier grâce ! et je m'arrête... pour te demander pardon d'avoir abusé de ta patience, mais :

Qui aime bien ennuie bien.

Ainsi que l'honnête Bazile, tu vois que j'ai retourné quelques petits proverbes pour mon usage. Adieu !

Tout à toi ,

J. J.

## Éphémérides.

### HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 675, le 7 novembre. — *Concile de Tolède.*

On y fit seize canons, dont le sixième défend aux évêques de prononcer des jugemens de mort, et condamne ceux qui en prononceraient à la prison perpétuelle. Ce canon a été renouvelé dans d'autres conciles.

## Mosaïque.

Le prince des Assassins craignant lui-même saint Louis, qu'il n'avait pu effrayer par ses menaces, lui envoya en présens : sa propre chemise pour marquer, par celui de tous les vêtemens qui touche de plus près, que le roi de France était, de tous les rois, celui avec lequel il voulait avoir la plus étroite union, et un anneau de fin or pur, où son nom était gravé, *en signifiante qu'il l'épousait pour être tout à un comme les doigts de la main.*

Ce qu'il y a de vrai, Michel, c'est que la destination de l'homme sur la terre est le travail ; son devoir, la modération ; sa justice, la tolérance et l'humanité ; son bonheur, la médiocrité ; sa gloire, la vertu ; et sa récompense, la satisfaction intérieure d'une bonne conscience.

CHARLES NODIER.

Il y a des douleurs que l'on enterre sous la cendre du foyer.

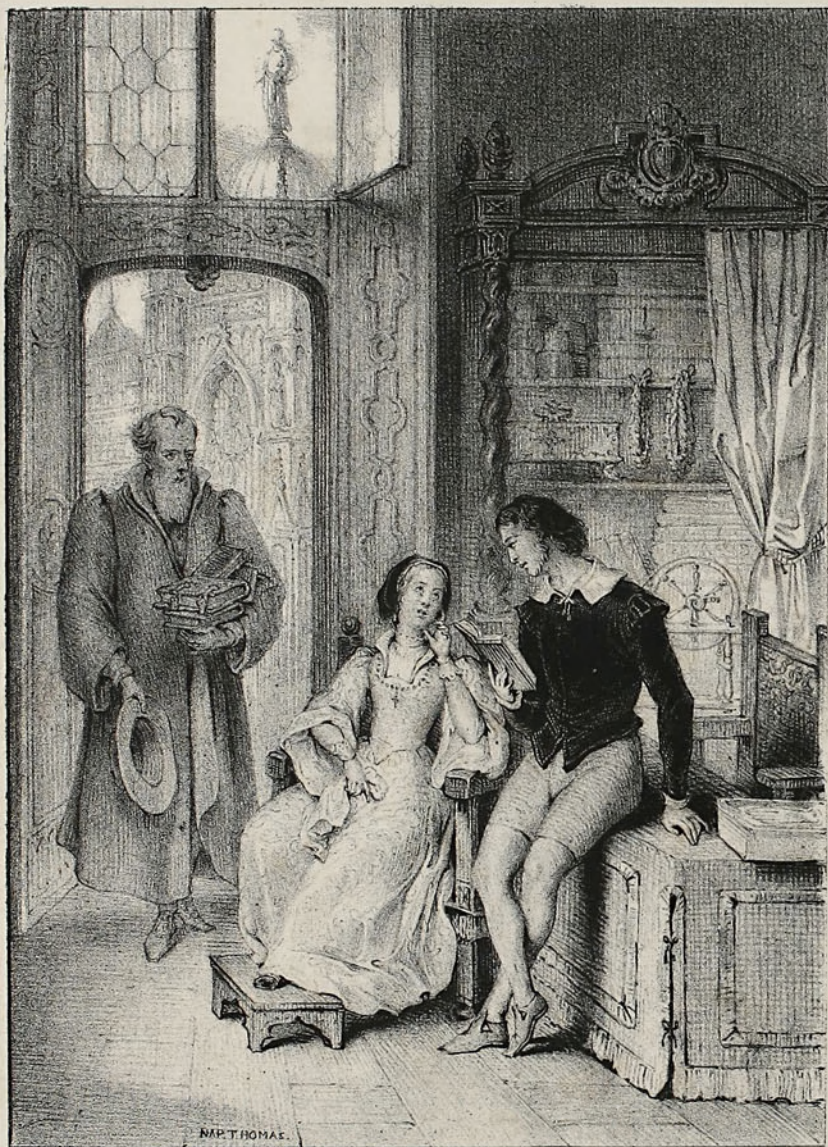
VICTOR LEROUX.





Ayuntamiento de Madrid





1<sup>er</sup> des Demoiselles.

Lith. de Bonard et Fils.

LA STATUE DE S<sup>t</sup> PAUL.  
 Ayuntamiento de Madrid  
 Tous deux étaient baignés de larmes... l'homme gris entra.